

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

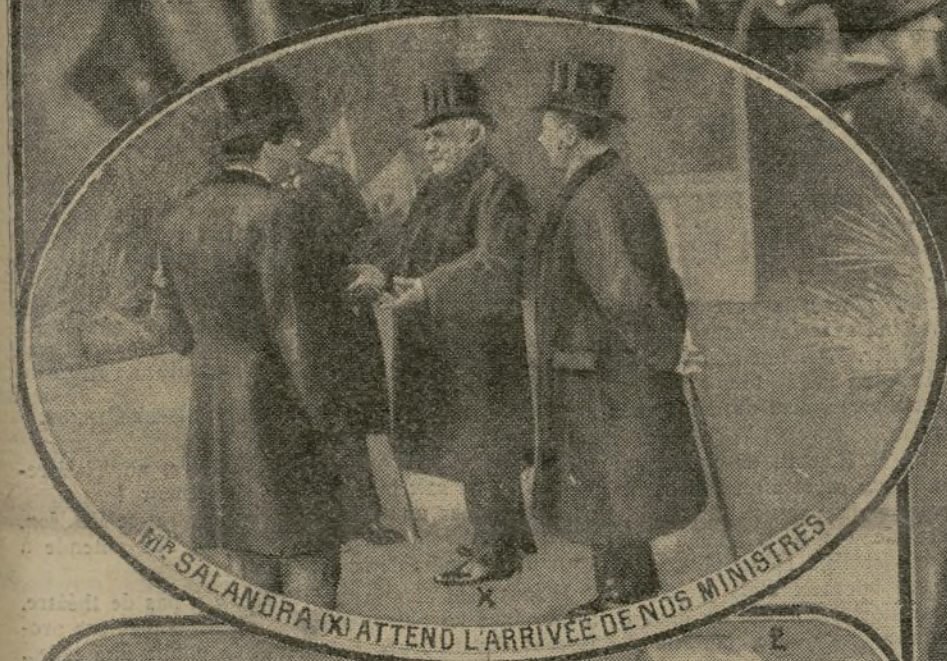
ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)  
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

## L'ARRIVÉE DES MINISTRES FRANÇAIS A ROME

LA DÉMONSTRATION POPULAIRE DEVANT L'HÔTEL OÙ SONT DESCENDUS LES MINISTRES FRANÇAIS



MM. Briand, Bourgeois, Albert Thomas, les généraux Pellé, Dumézil et M. de Margerie sont arrivés jeudi matin à Rome. Les ministres français étaient attendus à la gare par M. Salandra, président du Conseil; M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères; le général Zupelli, ministre de la Guerre; plusieurs autres membres du gouvernement italien; l'ambassadeur de France, M. Barrère, et de nombreuses autorités.



## La question des auxiliaires n'est pas limitée aux visites

Les hommes versés dans l'auxiliaire sont ceux qui, n'étant pas aptes physiquement au service armé, peuvent cependant être utilisés de manière à laisser aux effectifs du rang tous les éléments qui leur appartiennent; ils sont donc destinés à remplir, dans les corps ou établissements en temps de paix et dans les dépôts ou sur le territoire à la mobilisation, les emplois sédentaires.

Ce mécanisme n'avait eu, jusqu'à la guerre, aucune difficulté à fonctionner; les jeunes gens appelés au titre auxiliaire remplissaient le rôle qui leur était imparti et suivaient le sort de leur classe; c'était un échelonnement normal et sans complications.

La mobilisation générale survenant, il n'était pas dit que tous devraient répondre à l'appel; leur emploi n'était escompté que d'une manière relative et, à coup sûr, pas prévu ni préparé en masse. La preuve en est que pendant les premiers mois de la guerre les convocations en ont été restreintes et c'est seulement après un an, principalement à la suite de la loi Dalbiez, qu'elles ont pris un caractère de généralité; ce n'est pas moins à l'heure actuelle de vingt-six classes sur trente mobilisables, non compris les spécialistes, appelés jusqu'au dernier, qui sont sous les drapeaux.

Une telle extension ne pouvait plus permettre de continuer à ne considérer la question que comme une simple opération de recrutement d'employés militaires. Cette conception simpliste s'est trouvée, de fait, dépassée jusqu'à affecter l'activité économique du pays, grandement intéressée à ne pas voir se dissoudre d'aussi importantes ressources demeurées sur le territoire.

C'est pourtant sans des tempéraments ou ménagements appropriés que ces prélèvements ont été faits. D'abord, leur étendue sans mesure ne paraît pas avoir répondu à des nécessités militaires réelles; tout au moins, n'en a-t-on pas préalablement déterminé la limite. Ensuite et en dépit de déclarations théoriques, ces auxiliaires ont été incorporés comme des soldats ordinaires, sans être laissés à même de s'occuper de leurs affaires privées, qui avaient un contre-coup direct sur l'intérêt général. Pour beaucoup, c'était d'autant plus impossible qu'ils ont été mobilisés à des distances considérables de leurs lieux de résidence. Enfin, ne rappelons que pour mémoire l'abus des visites médicales qui a soulevé d'unanimes protestations.

Etant donné le caractère de permanence ou de durée indéterminée qu'a pris la guerre, les intérêts militaires sont évidemment solidaires des intérêts sociaux, et concilier les uns avec les autres, dans toute la mesure possible, est de nécessité absolue; on ne saurait méconnaître que le maintien relatif, aux sources de la production nationale, de citoyens en grand nombre qui par destination sont appelés à ne fournir à l'armée qu'un concours mitigé, ne doit rentrer dans cet ordre de considérations.

La première des conditions doit donc être de restreindre au strict indispensable la contribution demandée au pays de ce côté. Pour en déterminer exactement la mesure, il faudrait que, dans toutes les régions, fussent dressés des tableaux d'effectifs présentant l'état, aussi comprimé que possible, de tous les emplois à remplir; rien n'est plus facile aujourd'hui. Ainsi, éviterait-on les dépassements superflus et pourrait-on tenir compte des appels faits par ailleurs aux blessés et réformés de la guerre, aux engagés spéciaux, au personnel féminin, qui constituent d'excellentes mesures; mais, à la condition qu'elles entrent en balance, ce qui ne semble pas avoir été jusqu'ici.

Le recrutement régional est la deuxième règle à suivre, d'une manière à peu près absolue, et jamais tel principe ne pourrait recevoir d'application plus rationnelle qu'en ce cas. Si pourtant des dérogations s'imposent, elles peuvent être faites en tenant compte des situations individuelles.

Enfin, il faut admettre et faire entrer dans la pratique que les auxiliaires incorporés devront avoir toutes facilités, compatibles avec l'accomplissement de leurs obligations militaires, pour pouvoir surveiller et gérer leurs intérêts professionnels ou privés; soldats et citoyens, telle doit être la double fonction des auxiliaires mobilisés dans leurs localités, subdivisions ou régions.

L'affaire des visites médicales, déjà jugée, est virtuellement réglée. Pas plus que les questions précédentes, celle-ci ne réclame à nouveau l'intervention parlementaire; mais, avec ou sans elle, l'indispensable et urgent est que la position des hommes du service auxiliaire pendant la guerre soit définitivement assise.

Commandant V...

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Si jamais vous voulez vous amuser à soutenir devant un homme de loi, histoire de l'embêter, que la légalité peut être la négation du sens commun, vous n'aurez qu'à invoquer l'exemple de l'Appam.*

*L'Appam est ce navire de commerce anglais qui fut capturé par un corsaire allemand, lui-même grisé en pacifique navigateur. Après sa capture, un équipage allemand, embarqué à son bord, le conduisit dans un port des Etats-Unis.*

*Conformément aux règles du droit international en temps de guerre, cette prise fut soumise à un « tribunal des prises », qui devait décider si elle était valable, c'est-à-dire si le bâtiment, ainsi que sa cargaison, avaient perdu leur nationalité anglaise et étaient devenus allemands.*

*Ce tribunal a déclaré que tel était bien le cas. On ne sait pas au juste par qui l'Appam a été capturé. On a dit que c'était par un bâtiment appelé la Moewe (la Mouette), commandé par un certain lieutenant Berg. Mais la description du capitaine ne répond pas à celle de la Moewe, et ce lieutenant Berg demeure hypothétique. L'affaire a de la sorte une singulière odeur de piraterie.*

*Mais passons. La question que posera un homme comme vous et moi est celle-ci : « Comment les Allemands peuvent-ils faire des prises valables, puisqu'ils sont incapables de les conduire à un port de leur pays, et par conséquent d'en disposer ? »*

*Supposez qu'un voleur chipe une pendule chez vous et la porte chez moi. Vous venez me la réclamer. Je vous réponds : « Pardon, elle est la propriété du voleur. Toutefois, je ne la lui donne pas, je la garde provisoirement et la lui livrerai quand il sortira de prison. »*

*C'est un jugement absolument pareil que vient de rendre le tribunal des prises américain. Et c'est pourquoi, s'il est conforme au droit international, je déclare ingénument que ce droit est la négation de sens commun.*

Pierre Mille.

Rue Saint-Dominique, près du ministère de la Guerre, il est un petit restaurant, fort encombré à l'heure de midi, où l'on déjeune décemment pour deux francs quarante. La clientèle est faite d'officiers et d'employés du ministère, et aussi de secrétaires d'état-major du service auxiliaire fuyant la gamelle de leur section.

Les tables sont de quatre places, la vareuse sans plis du simple soldat y voisine avec la vareuse à plis et à quatre poches de l'officier. La manche galonnée d'or s'incline vers la salière en même temps que le bras sans prestige du commis militaire de deuxième classe.

Or, l'autre matin, jeune et élégant, en uniforme gris bleuté d'horizon, un de ces secrétaires déjeunait à côté d'un véritable poilu à la vareuse décolorée, sans insignes ni numéro de corps. L'homme des tranchées avait le poil gris et l'air si minable que, véritablement, l'homme des bureaux était plein de commisération pour ce territorial âgé qui ne devait pas déjeuner comme ça tous les jours, là d'où il venait.

Et même l'envie lui prenait de lier conversation, lorsque poliment l'ancien du front vint à lui demander la carte. En s'empressant, le jeune de l'arrière répondit, protecteur :

— Voilà, mon vieux...

Un peu de surprise dans les yeux, le vieux prit le papier et l'éleva pour mieux lire. Alors, seulement le jeune auxiliaire vit, sous sa manche, trois petites étoiles d'or bien ternies...

Il n'a pas osé, après cette affaire, retourner de huit jours au restaurant V..., et il se plaint de la guerre moderne où un général de division est habillé comme un G.V.C.

\*\*\*

C'était au lendemain de la dernière visite des zeppelins sur Paris. Dans une rue sévère, proche de l'Etoile, devant un immeuble cossu, des domestiques s'empressaient à charger sur le toit d'une limousine les bagages les plus divers.

Au volant, moteur en marche, un mécanicien âgé et correct n'attendait plus que ses maîtres pour embrayer et partir.

Ceux-ci parurent bientôt. D'abord une jeune

femme trépidante, suivie d'une chambrière portant un sac de voyage et deux cartons à chapeaux, puis son époux, visité deux fois par la loi Dalbiez sans résultat pour la défense nationale.

Et comme le couple se casait dans l'automobile, par hasard un ami passait et s'arrêta, stupéfait :

— Comment, fit-il, vous retournez à Bordeaux ?...

— Pas encore ! Pas encore ! répondit l'interpellé tout bas, en se penchant à la portière. Aujourd'hui, ma femme et moi nous nous entraînons simplement à f...icher le camp...

\*\*\*

Le plus navrant de cette histoire est sa rigoureuse authenticité...

Un de nos plus farouches députés radicaux, représentant d'un département de l'Ouest, recevait — soyons précis — vendredi dernier, la visite du fils d'un de ses « grands électeurs ». Ce jeune homme, mobilisé comme sergent dans l'infanterie coloniale, arborait sur sa tunique la médaille militaire, la croix de guerre et la Légion d'honneur, glorieuse trinité chèrement payée, car il a laissé sur les champs de bataille de Champagne un bras et un pied.

Le député en question est un gaffeur sinistre. L'occasion était trop belle pour qu'il la laissât échapper.

— Eh mais, mon brave, s'exclama-t-il, vous voilà bien éclopé !... Qu'allez-vous faire ? Vous n'êtes plus, hélas ! bon à grand'chose...

Maïs, déjà, le jeune soldat se levait et déclarait, très pince-sans-rire :

— Vous avez raison ! Je ne suis même bon à rien du tout... Je vais, aux prochaines élections, poser ma candidature à la députation...

Puis il prit congé, cependant que, rêveur, le député se demandait in petto : « Aurais-je gaffé ? »

### EN ROUTE VERS LA VICTOIRE

C'est un rude paysan, maître de culture dans une petite ferme; gaillard solide, travailleur acharné, brave homme, excellent père de famille, mais pacifique s'il en fut, — plus que ça, vraiment froussard, il n'y a pas d'autre mot. Il était dans un service de l'arrière, satisfait de son sort et sans rêves de gloire.

Mais voici qu'en janvier il est désigné pour un régiment du front. Il obtient un congé pour venir voir sa femme et ses enfants et leur faire ses adieux, car il se croit bien perdu, il se pleure déjà ! A peine aux tranchées, il écrit, c'est le découragement, la terreur, le désespoir !

Quinze jours se passent, nouvelle lettre : c'est mieux et déjà tout autre chose : « ... Mon Dieu, on s'y fait, toutes les balles ne vous tapent pas et tous les obus ne tombent pas sur vous... Ah ! les sales Boches, on les aura !... etc. » Et savez-vous où il en est, maintenant ? Tenez, voici une phrase, coupée dans sa dernière lettre, datée du 10 février : « ... J'en ai encore f... trois par terre, hier, avec ma baïonnette, et c'est pas fini ! Je pense bien que je va zêtre cité à l'ordre du jour !... »

Jugez, admirez et concluez ! — CUNISSET-CARNOT.

Si l'on ne sait pas où est Voltaire, au Théâtre-Français, on sait bien où est le souffleur !

Il n'y a pas un théâtre au monde, fût-ce l'Odéon, pourtant subventionné, lui aussi, où l'on entende à ce point l'homme de la petite boîte.

Il faut bien dire la vérité. Il n'y a pas de théâtre, même dans les autres mondes, où les comédiens professent envers leurs auteurs et le public une telle... négligence. Dans le fait, nous savons bien, que pour le comédien, le texte n'est rien et passe après l'habit, la voix, la pose et l'affiche...

Tout de même, il est des spectateurs, rares, j'en conviens, qui viennent au moins autant pour l'œuvre que pour les comédiens, et qui voudraient bien entendre celle-là interprétée par ceux-ci, puisqu'ils sont là pour ça, plutôt que par le souffleur que l'on ne voit pas du tout si on l'entend trop.

Chaque soir, c'est un petit scandale. Et pourtant les Comédiens (avec une majuscule) du Français ne jouent guère, en ce moment, que des pièces du répertoire : ils ne sont donc pas surchargés. Et si les jeunes gens robustes qui s'exhibent sur les planches subventionnées étaient « là-bas »... on leur demanderait peut-être un surmenage plus dur.

Allons, messieurs, bien que vous soyez au pinacle des gloires humaines, et bien que vous soyez chez vous... — ou chez nous, car, en somme, comme dit Rostand... — daignez, daignez apprendre vos rôles. L'honnêteté, la politesse et votre patriotisme sont là...

Ou bien, cédez un douzième, fût-il provisoire, au souffleur. Il le mérite bien !...

Le Veilleur.



## Méditations d'un optimiste

Lorsque le capitaine d'un navire abordé se met à crier très haut qu'il va tout faire sauter: lui, son équipage, son navire et le navire qui l'aborde, cela ne signifie pas nécessairement qu'il en ait les moyens; cela ne signifie même pas toujours qu'il y soit décidé; mais, en tout cas, cela ne signifie jamais qu'il se croie dans une situation avantageuse.

Cette remarque n'est peut-être pas tout à fait inopportune, à l'heure où les navigateurs allemands hurlent à tue-tête que, si les Alliés ne veulent pas accepter la paix, ils n'hésiteront pas à s'enterrer sous les ruines de l'Europe.

C'est avec cette formule que Maximilien Harden vient de faire sa rentrée dans la vie publique. Avant d'autoriser Harden à reprendre la publication interrompue de sa *Zukunft*, on lui a demandé des gages. Il vient de les donner éclatants, mais, autant qu'il semble, avec moins d'enthousiasme encore que de colère:

« Le seul danger pour nous, a-t-il déclaré sérieusement, est de périr avec tout le continent européen. »

Danger, somme toute, encore sérieux. Harden insiste:

« Le bon sens nous commande de dire aujourd'hui à nos ennemis: « Vous ne pouvez réaliser vos rêves que sur le cadavre de l'Europe. »

Je ne sais pas jusqu'à quel point ce raisonnement vous impressionne. L'Allemagne aime mieux ruiner toute l'Europe que de céder; aussi se fie-t-elle au bon sens des Alliés et leur suggère-t-elle de céder eux-mêmes plutôt que de laisser ruiner l'Europe. Cette sorte de raisonnement est familier aux femmes nerveuses; je ne pense pas que ce soit celui des peuples forts.

Aussi le *Vorwaerts*, qui accepte les mêmes prémisses qu'Harden, est-il assez naturellement conduit à des conclusions absolument différentes:

« La guerre, y est-il écrit, s'achèvera dans la ruine de l'Europe entière et dans un chaos inouï. »

Le rédacteur en conclut qu'il faut s'occuper de la paix tout de suite et il propose la convocation d'un congrès international socialiste.

On propose ce que l'on peut et je ne suis pas tout à fait sûr que le remède serait infaillible. On peut du moins convenir que, du point de vue socialiste, il serait logique, si véritablement l'Europe était en un tel péril.

Malheureusement pour Harden et pour le *Vorwaerts*, ce péril ne nous semble point aussi certain qu'à eux. Quand l'Allemagne va mal, elle s'imagine tout naturellement que c'est l'Europe qui va mourir. Ce n'est là, en définitive, que la forme suprême de la maladie qui la tue et qui s'appelle mégalo-manie.

Le poète expirant s'écrie volontiers: « Adieu, forêt... » Dans la sincérité de son âme excessive, il s'imagine un peu que c'est la forêt qui cessera de vivre, du moment que ses yeux ne seront plus là pour y découvrir les beautés prodigieuses qui échappent à la plupart des hommes.

Par bonheur, ce doute ne peut exister que pour des poètes. Les gens sérieux, eux, sont absolument rassurés sur l'avenir de la forêt.

Candide.

### AUX ETATS-UNIS

## M. Lansing deviendrait ministre de la Guerre



NEW-YORK. — On mande de Washington que M. Lansing, sous-secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, et confident du président Wilson, deviendrait ministre de la Guerre, en remplacement de M. Garrison, ministre démissionnaire. (*L'Information*).

## M. Briand et M. Bourgeois sont rentrés à Paris



M. Briand quittant la gare, hier soir, en compagnie de M. Tittoni, ambassadeur d'Italie

M. Briand, président du Conseil des ministres, et M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, venant de Rome, sont arrivés hier soir à Paris, par train spécial, à 6 h. 45, par la gare de Lyon.

Ils étaient accompagnés par le général Pellé, major général, et par M. de Margerie, directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères; M. Genie, ancien préfet; colonel Maurin, chef du cabinet du ministre de la Guerre; M. de Sillac, secrétaire d'ambassade.

MM. Briand et Bourgeois ont été reçus à la descente du train par M. Tittoni, ambassadeur d'Italie.

Lorsque les ministres sont montés dans leur automobile, ils ont été salués par les cris de: « Vive Briand! Vive Bourgeois! Vive l'Italie! »

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des Munitions, et le général Duménil, directeur de l'artillerie au ministère des Munitions, sont restés à Milan.

## La rentrée de M. Venizelos entraînerait un remaniement des partis grecs

SALONIQUE. — La décision de M. Venizelos de se présenter prochainement à une élection partielle est ici très commentée, notamment dans les milieux militaires. On fait observer que, lors des dernières séances du Parlement d'Athènes, une division s'est nettement accusée entre le neutralisme quelque peu sceptique de M. Scouloudis et l'affirmation catégorique de M. Gounaris, que la Grèce ne démobiliserait pas.

Un classement nouveau des partis représentés au Parlement (on sait que les venizelistes se sont abstenus) n'est donc pas impossible; et le résultat le plus net en serait un rapprochement entre la majorité gounariste et nombre de libéraux, amis de M. Venizelos. Quelques-uns vont jusqu'à dire que M. Gounaris lui-même verrait sans déplaisir son ancien concurrent reprendre une place au Parlement — puisqu'il est incontestable qu'il en tient encore une très grande dans le pays — et prédisent des changements radicaux dans la politique grecque si les Alliés développent prochainement leur situation militaire autour de Salonique.

## Le retour du cardinal Mercier

GENÈVE. — Le *Courrier de Genève* ayant proposé au cardinal Mercier de s'arrêter à Genève en revenant de Rome, l'archevêque de Malines a répondu ce qui suit:

« ROME, 27 janvier. — J'ai été vivement touché par l'accent chaleureux de votre lettre. Je vous remercie de tout cœur pour les efforts que vous consacrez à la plus noble des causes. Le temps me manque pour vous répondre longuement. Je désirerais vivement passer par Genève, mais j'ai pour mes voyages des itinéraires qui ne dépendent pas de moi. »

Et le cardinal ajoute en note: « Plus exactement aucun itinéraire ne m'a été imposé, mais tout le monde comprendra que je m'impose moi-même une grande réserve. »

## C'est bien l'«Amiral-Charner» qui a été coulé

La perte du croiseur *Amiral-Charner* est confirmée. On a, en effet, retrouvé, au large des côtes de Syrie, un radeau portant quinze marins dont un seul survivant, le quartier-maître canonnier Carliou, de Clohars-Carnoët, près de Quimper. Ce survivant a déclaré que le torpillage avait eu lieu le 8 février à 7 heures du matin. Le croiseur a coulé en quelques minutes, sans qu'on ait eu le temps de mettre les embarcations à la mer.

Le ministre de la Marine a fait afficher l'avis suivant:

« Les mouvements du personnel étant fréquents sur les bâtiments de l'armée navale, il n'est pas possible d'avoir, avant un certain temps, la composition nominative exacte de l'état-major et de l'équipage du croiseur *Amiral-Charner*. »

« Les familles seront avisées dès que les renseignements demandés d'urgence seront parvenus. »

## La famille de Wied

Le prince Guillaume de Wied rentre en scène: on le dit à Scutari, d'où, après avoir été éphémère souverain de Durazzo, il s'apprête à reconquérir son royaume. Sa tante, la germanophile reine douairière Elisabeth de Roumanie, l'appelle le « Lohengrin d'Albanie ». Elle ne savait pas si bien dire: Lohengrin n'apparaît que pour disparaître.

Elle-même d'ailleurs avait souhaité vivement l'élévation de son neveu, beaucoup plus que feu le roi Carol, qui, lui, esprit pondéré, ratiocinant, discernait les difficultés et les risques, pesait les avantages et les désavantages, et peut-être déconseillait l'aventure. Mais Carmen Sylva, reine littéraire, met volontiers du roman dans la politique, et parce que l'aventure s'annonçait scabreuse, elle voulait qu'elle fût poursuivie. Personnellement, partie des bords du Rhin, elle n'a jamais cessé d'admirer qu'elle fût reine en Orient, et voici qu'une nouvelle couronne orientale s'offre à un membre de sa famille! Ambitieuse pour les siens, elle se félicitait que d'un lustre nouveau sa famille se parât,



Le prince de Wied (1), la princesse (2) et Essad pacha, le jour de leur entrée à Durazzo, en 1914.

et avec autorité parlait au faible prince qui, cédant à de plus autorisées suggestions, se décida.

On se rappelle son voyage comique à travers les cours de l'Europe, où il collectionnait les grands-cordons; l'assurance qu'il se fit donner, d'être indemnisé, en cas d'échec, par une rente considérable; son arrivée fanfaronne à Durazzo et son départ lamentable après quelques mois d'un séjour mouvementé. Néanmoins, il n'avait pas abdiqué; il avait promis de revenir, il est revenu. Il compte rester, car il est animé d'une foi mystique dans ses destinées.

Ambition et mysticisme caractérisent ces Wied, principicules des plus petits, et aussi des plus pauvres parmi les principicules allemands. Ce double caractère, ils le tiennent de l'aïeule, la princesse Marie, née de Nassau, sœur de la défunte reine de Suède et tante de la reine des Pays-Bas.

C'était une curieuse figure de princesse, ancien modèle. Veuve du prince, perpétuellement valétudinaire, Hermann Wied, elle avait épousé morganatiquement un baron de Roggenbach, ancien ministre badois, qui, durant la minorité des enfants, régissait leur patrimoine et s'occupait de leur éducation avec une extrême sé-



vérité. La cravache sévissait, avec l'approbation de la princesse, qui, elle-même, infligeait de dures punitions. Carmen Sylva raconte, non sans amertume, que, toute petite fille, sa mère l'exposait attachée dans un panier, à mi-hauteur du mur du vestibule, aux regards des visiteurs, et cela pour de médiocres délits. Mais, la princesse appartenait à la secte des Frères Moraves, où la rigueur est d'usage. Très pieuse au demeurant, dans son austère petit château de Segenhaus, sur une colline d'où l'on découvre la vallée du Rhin, tous les matins, elle rassemblait les siens et son personnel, choisissait un texte, le commentait, et priait.

Tout en s'occupant activement de bonnes œuvres, elle songeait à l'avenir des siens, qu'elle voulait glorieux. Pour sa fille, elle rêvait d'un trône, d'un grand trône : d'abord celui de Russie, puis celui d'Angleterre. Ayant échoué, elle se satisfait de celui de Roumanie, sans enthousiasme. En fiançant sa fille au roi — alors prince Carol — elle lui dit : « Je vous la donne, *quoi que vous soyez* prince de Roumanie. » (A vrai dire, à cette époque, 1869, la situation du prince de Roumanie était encore bien précaire.) Volontiers prononçait-elle avec orgueil : « Moi qui suis sœur de reine, mère de reine, tante de reine ! » Mais, de goûts simples et fort rangée dans ses dépenses, elle inspectait elle-même l'exploitation de son petit domaine, et on pouvait la voir dans son habituel uniforme noir, l'étamine blanche flottant sur sa nuque, haute, sèche, droite, la face impérieuse et camuse, inspecter son chenil, dont elle vendait la progéniture, des Saint-Bernard, ou le rendement de ses vaches, que jadis elle ne dédaignait pas de traire elle-même.

A son fils Othon, elle avait fait épouser la princesse Marie des Pays-Bas, contrefaite et boiteuse, de quatre ans plus âgée que lui, mais riche héritière. C'est de ce couple qu'est né le « roi » d'Albanie. Ses parents lui avaient donné comme percepteur un genevois, élève en théologie, M. Merminod. Or, si celui-ci inculqua à son élève de forts principes évangéliques, il est à croire que le prince Othon parfit son éducation à la prussienne, car il était le type de l'officier prussien, plein de morgue et de vanité.

Je me rappelle avoir séjourné, il y a quelque vingt-cinq ans, à sa résidence de campagne, le château de Monrepos, près de Neuwied.

A Monrepos (qui, je suppose, doit s'appeler maintenant « Meine Ruhr »), il y avait des laquais et une cour. De quoi au juste cette dernière était composée, cela est difficile à établir, mais Son Altesse recevait d'elle d'innombrables respects et hommages, et quand les autorités de la ville étaient priées à dîner, c'était merveille de contempler comme elle s'acquittait de ses devoirs. Monseigneur portait beau alors, et la tête fièrement rejetée en arrière, les pectoraux tendus, la taille pincée dans la fine redingote, ses larges narines au vent pour mieux humer la flatterie, il distribuait de fortes poignées de main, et, de sa bouche hilare, les saillies fusaient. Monseigneur était balourd et gai, ses cheveux blancs étaient de l'écume de champagne sur son crâne épais. Après le repas, dépoignant l'Altesse Sérénissime, il daignait batifoler, cependant que son épouse, n'osant s'associer à ses jeux, le considérait avec une émotion que la Cour partageait.

Des paons figurent dans les armoiries de la maison de Wied. Peut-être convient-il de leur ajouter un goitre de dindon.

Robert Scheffer.

## COMMUNIQUÉ BELGE

La journée d'aujourd'hui a été relativement calme sur le front belge.

Lutte à coups de bombes, dans le secteur de Steenstraete.

Nos batteries ont dispersé un convoi allemand sur la route de Dixmude-Keyen.

## Communiqué britannique

LONDRES (Communiqué britannique du front occidental, 21 heures) :

La nuit dernière, nous avons fait éclater une mine et nous avons occupé l'entonnoir à l'ouest d'Hulluch, sans éprouver de pertes.

On signale, de part et d'autre, une grande activité des artilleurs pendant la journée, près de Buthuille, à la redoute de Hohenzollern, à Guinhy et à Armentières.

L'ennemi a bombardé nos tranchées d'Hooge et au nord de cette localité.

L'activité aérienne des avions est considérable près d'Ypres.

## TERRE DE VIE

Tel serait, d'après une étymologie, le sens du nom de VITTEL. C'est donc la véritable eau de vie que VITTEL-GRANDE SOURCE, permise à tous, et toujours celle-là, et ordonnée à ceux qui souffrent de goutte, gravelle, arthritisme, artério-sclérose, rhumatisme goutteux sous toutes ses formes.

**ÉLIXIR COMBIER**  
DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

## Stratégie et tactique allemandes

Sur notre front, les combats redoublent d'intensité, mais ne s'étendent pas. On signale des attaques de l'ennemi en Artois, dans la région de Soissons, en Champagne et à l'extrémité orientale du front, près de Seppois.

Ces points sont trop éloignés les uns des autres pour que les opérations qui les intéressent puissent se rapporter à un plan d'ensemble. Ils seraient plus rapprochés, que des actions qui se développent sur quelques centaines de mètres au plus ne parviendraient à aucun résultat stratégique, même en cas de succès complet.

Toutes les expériences qui ont été faites jusqu'à ce jour, soit par l'ennemi, soit par nous-mêmes, contre les retranchements du front occidental, ont établi qu'une offensive, pour déterminer la rupture de ce front, doit porter sur une grande étendue. Quelle est la limite inférieure de cette étendue ? Nous ne le savons pas. Nous savons seulement qu'une longueur de plusieurs kilomètres est encore insuffisante. On pouvait d'ailleurs arriver à cette conclusion par un simple calcul de proportion dont la première donnée aurait été la longueur totale du front considéré, soit environ 800 kilomètres.

Les petites attaques comme celles que les Allemands tentent en ce moment ne peuvent avoir qu'un avantage moral. Elles empêchent les soldats de perdre, par une longue inaction, l'esprit d'offensive. Mais cet avantage est partagé par l'adversaire, et si l'attaque ne réussit pas c'est l'adversaire qui prend une nouvelle ardeur, l'assaillant qui se décourage.

Or, si on considère l'ensemble de leurs opérations de ces dernières semaines, on remarquera que les Allemands y ont compté beaucoup plus d'échecs que de succès, et chacun de ces échecs leur a coûté des pertes sérieuses. Si donc leur dessein est de tenir leurs soldats en haleine en vue d'une grande offensive, l'obstination brutale qu'ils mettent à accomplir ce dessein va à l'encontre du but, car les troupes ainsi engagées en pure perte se fatiguent au lieu de s'entraîner.

La stratégie allemande a un mouvement, qui est le mouvement tournant. La tactique allemande a un principe, qui est la persistance de l'effort sur le même point. La guerre de positions a rendu ce mouvement impossible, ce principe dangereux. C'est ce que l'état-major de nos ennemis semble n'avoir pas encore compris.

Jean Villars.

## Les Bulgares occupent Fieri, en Albanie

ATHÈNES. — On annonce que les Bulgares ont occupé Fieri en Albanie.

La ville de Fieri se trouve à 30 kilomètres de Vallona. Cette occupation coupe les voies de communication entre Durazzo et le sud de l'Albanie.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 14 Février 1916 (jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Artois, nous avons fait sauter une mine au sud du chemin de Neuville à la Folie.

Au sud de la Somme, une attaque de nos troupes dirigée hier, en fin de journée, sur les ouvrages allemands au sud de Frise, nous a permis d'occuper quelques éléments de tranchée. Une contre-attaque de l'ennemi a été fauchée par notre feu. Une compagnie allemande entourée par nous a été décimée ; le capitaine et 70 survivants se sont rendus. Le chiffre total des prisonniers actuellement en notre pouvoir est d'une centaine. Plusieurs mitrailleuses sont également restées en nos mains. Au dire des prisonniers interrogés et d'après le nombre des cadavres allemands restés sur le terrain, les pertes de l'ennemi ont été considérables.

En Champagne, au cours de l'attaque exécutée hier par l'ennemi à l'est de la route de Tahure à Somme-Py, nous avons fait exploser trois fourneaux de mine préparés d'avance sous les éléments avancés où il avait réussi à pénétrer. Ses tentatives pour pousser jusqu'à notre tranchée de soutien ont complètement échoué. Malgré des pertes sérieuses causées par l'explosion de nos mines et par nos tirs d'artillerie, l'ennemi s'est maintenu dans ces éléments avancés.

En Haute-Alsace, hier soir, une nouvelle action de l'infanterie ennemie à l'est de Seppois, précédée d'un violent bombardement, a

## M. Bratiano ne se laisse pas intimider par les menaces allemandes

La pression allemande à Bucarest se fait chaque jour plus brutale. La note dont nous indiquons hier l'envoi comme probable a été certainement remise à M. Bratiano ; le baron Busche, ministre d'Allemagne, vient de rentrer en Roumanie et publie, dans un journal qui lui appartient, la *Romania*, des articles menaçants... qui n'effraient personne ; il somme le gouvernement de déclarer de quel côté il entend se ranger.

M. Bratiano persévère dans son action calme et silencieuse ; il vient d'interdire l'exportation du cuivre et des cuirs, afin de conserver à la défense nationale tous les approvisionnements qui lui seraient nécessaires, quoi qu'il arrive. Les Allemands ayant émis la prétention d'acheter à n'importe quel prix tout ce qui reste de blé en Roumanie, le ministère a déclaré plucer tous les stocks sous réquisition ; rien ne sortira donc plus du pays.

M. Take Jonesco, interrogé par le correspondant du *Petit Parisien*, assure que la Roumanie ne veut pas provoquer qui que ce soit ; mais elle ne souffrira pas qu'aucune volonté soit substituée à la sienne : « Ceux qui auraient l'idée de nous faire faire une politique antiroumaine ne représentent rien... ; si l'on n'est pas d'accord ici sur ce qui a été fait, on est d'accord sur ce qu'il convient de faire ». Le chef des conservateurs démocrates ajouta que son groupe n'a conclu aucune entente avec M. Bratiano, mais « qu'il est des accords dont personne ne parle et qui, pourtant, s'imposent ».

L'idée d'un rapprochement roumano-russe fait du chemin ; on suit très attentivement, à Bucarest, la campagne des Russes en Bukovine, où il semble bien, malgré la discrétion des communiqués, que nos alliés continuent leurs progrès ; on apprend aussi avec un vif intérêt que les Anglo-Français se consolident autour de Salonique, où l'armée serbe, reconstituée à Corfou, les rejoindra probablement sous peu. Le maréchal Mackensen aurait passé à Monastir une revue des troupes allemandes et bulgares, mais proposé d'ajourner toute offensive contre Salonique.

Il est très possible que les contingents bulgares soient tous dirigés contre le front roumain, tandis que les Allemands se réserveraient de paralyser les mouvements des Alliés en Macédoine ; Guillaume II compte retenir ainsi plus aisément dans la neutralité les Grecs, qui n'accepteraient pas une invasion par les Bulgares. Déjà les relations sont tendues entre Athènes et Sofia, les Grecs réclament l'administration du chemin de fer Salonique-Monastir ; des négociations actuellement engagées à ce sujet ne semblent pas près d'aboutir.

L'Allemagne manœuvre, en somme, comme si elle avait l'intention de tourner la Bulgarie contre les Roumains, et de faire barrage par ses propres troupes contre les Alliés de Salonique et éventuellement les Grecs. Ainsi la cause roumaine paraît bien solidaire de la cause de l'Entente, mais, à la différence des Austro-Allemands, celle-ci n'attend rien des Roumains qu'ils ne décident spontanément pour servir leur cause nationale.

Louis Bacqué.

mis les Allemands en possession de 200 mètres de tranchées environ. Une contre-attaque immédiate de notre part nous a rendu la plus grande partie du terrain. Les actions d'artillerie continuent très violentes dans cette région.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, notre artillerie a fait sauter un dépôt de munitions au nord de Boesinghe.

Au nord de Soissons, dans la soirée d'hier, après un vif bombardement, l'infanterie ennemie a essayé de déboucher par la route de Terny et par la rive droite de l'Aisne. Elle a été arrêtée net par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Au plateau de Vauclerc, tir efficace de notre artillerie sur un saillant de la ligne allemande.

En Champagne, actions d'artillerie très vives dans les régions de Tahure, Massiges et Navarin. Aucune attaque d'infanterie.

En Haute-Alsace, à l'est de Seppois, un bombardement intense a été effectué par l'ennemi sur les éléments avancés que nous lui avions repris au cours de la nuit. Nous avons évacué ces emplacements entièrement bouleversés. Dans la même région, nous avons pris sous nos tirs de barrage des renforts ennemis qui s'efforçaient de progresser par petits groupes venant de Niederlang.



# DERNIÈRE HEURE

## Le Monténégro en armes résiste à von Koevess

Selon des télégrammes de Durazzo, il y a des insurrections en plusieurs endroits du Monténégro et de l'Albanie. La guerre de partisans, organisée au Monténégro, par le prince Mirko et le général Martinovitch commence à porter ses fruits. Le général von Koevess a été obligé de rapeler plusieurs régiments et d'organiser des bandes pour la poursuite des Monténégrins à travers leurs montagnes couvertes de neige.

Il reste le tiers du Monténégro non encore occupé, en raison des difficultés de la pénétration et du refus des habitants de déposer les armes. Presque toute l'armée de von Koevess se trouve toujours au Monténégro, où la situation est beaucoup moins brillante que ne l'affirment les communiqués officiels.

Les prisonniers monténégrins ne dépassent pas 4.000 hommes de tout âge.

L'embarquement des troupes serbes a cessé.

Plusieurs unités demeurent en Albanie, afin d'aider à la défense du pays.

Essad pacha tient fortement Durazzo. Il a même fait mobiliser un grand nombre d'hommes, qui seraient munis d'une bonne artillerie et auraient réussi à descendre plusieurs avions autrichiens. Deux de ces derniers auraient été capturés.

## Les Bulgares occupent El Basan

AMSTERDAM. — On mande de Sofia que les Bulgares ont occupé El Basan.

## La flotte marchande italienne met à prix les sous-marins allemands

La *Marina Mercantile Italiana*, de Gênes, qui a ouvert une souscription pour une prime au premier vapeur italien qui coulera un sous-marin ennemi, annonce, à la date du 11 courant, que la souscription a atteint 28.700 lire, en y comprenant 10.000 lire, promises par l'Institut national des assurances.

## M. Albert Thom s à Gênes

GÈNES. — Ce matin, à 6 heures, est arrivé de Rome le sous-secrétaire aux Munitions, le général Dall'Olio, accompagné d'un officier d'ordonnance. Il est descendu à la gare de Brignole, d'où il s'est rendu directement en automobile à la gare de Sampierdarena pour recevoir M. Thomas, sous-secrétaire aux Munitions, et le général Dumezil, qui sont arrivés à 7 heures.

## Les douceurs de l'occupation allemande en Belgique

AMSTERDAM. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* cherche à réfuter l'accusation d'après laquelle les Allemands ont établi le règne de la terreur en Belgique, et elle publie une statistique officielle montrant le nombre des condamnations prononcées par les cours militaires sous la juridiction du gouverneur général.

A partir de l'établissement des tribunaux jusqu'au 30 avril 1915, il y aurait eu 1215 condamnations et depuis le 1<sup>er</sup> août 1915 jusqu'au 30 septembre, 1206.

Le total des condamnations aurait été de 3.315; le nombre d'acquittés de 3.342.

## Berlin (Ontario) ne veut plus s'appeler Berlin

OTTAWA. — Dans une assemblée tenue en masse par les habitants de Berlin (Ontario), ceux-ci, bien qu'étant d'origine allemande, ont décidé de faire circuler une pétition pour que le nom de leur ville soit remplacé par une appellation répondant mieux au sentiment national.

La population de Berlin, qui est de 16.000 âmes, contribue largement à alimenter les divers fonds patriotiques et fournit des hommes pour le recrutement.

## ALLEMAGNE & ETATS-UNIS

## La conversation continue...

Le département d'Etat a reçu, samedi, le texte du memorandum allemand, qui définit la nouvelle politique, concernant la guerre de sous-marins qui sera mise en pratique le 1<sup>er</sup> mars prochain.

Le comte Bernstorff, en exposant ses vues sur la situation, a fait remarquer qu'on n'avait jamais songé à admettre que des attaques puissent être dirigées contre des navires transportant des passagers, qu'ils soient ou non armés. Il a assuré que ce principe a été formellement établi au cours des négociations qui ont eu lieu au sujet de la *Lusitania* et qu'il sera religieusement respecté par l'amirauté allemande. Il a déclaré aussi que la question qui a nécessité avec son gouvernement un échange de longues communications se rapporte, uniquement, aux navires marchands armés transportant des munitions et des vivres pour les Alliés.

Voilà un *distinguo* qui va rouvrir toutes les conversations. Le président Wilson va probablement se trouver mêlé à une controverse sans fin, du fait de la nouvelle note allemande annonçant la reprise de la guerre sous-marine et venant à la suite de la note de M. Lansing à tous les belligérants, suggérant le désarmement des bâtiments marchands.

## La guerre sous-marine ne peut pas être dis-utée en Allemagne

BERNE. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 12 février, proteste, dans les termes les plus sévères contre la publication, par la commission du budget de la Diète prussienne d'une motion visant le développement intensif de la guerre sous-marine et une résistance énergique à toute demande américaine qui pourrait restreindre l'emploi de l'arme des sous-marins.

« C'est là, déclare le grand journal officieux, une immixtion choquante dans les questions de la politique étrangère, qui ne regardent, aux termes de la constitution de l'empire, que l'empire seul. En tout cas, les questions de politique étrangère ne peuvent être traitées que devant le Reichstag. Il est probable que le chancelier de l'empire, qui vient de rentrer du quartier général, affirmera ce point de vue dans sa réponse au président de la Diète ».

Cette note de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* est répandue dans la presse par l'agence Wolff. Le *Worwarts* du 13 la publie sous le titre : « Une immixtion inadmissible ». Il est intéressant de la rapprocher d'un article de la *Munchader Post* du 12 février, protestant contre les immixtions de ce genre.

## Est-ce encore un attentat allemand ?

NEW-YORK. — Un incendie a détruit la grande fabrique de munitions de la General Electric Company, à Schenectady (Etat de New-York). On ignore l'origine de l'incendie.

## M. Wilson candidat à la présidence

WASHINGTON. — M. Wilson a accepté la candidature à la prochaine élection présidentielle.

## Le zeppelin L-20 en détresse

COPENHAGUE. — On annonce de plusieurs sources que le zeppelin « L-20 » est en détresse dans la mer du Nord, près de la côte allemande. Il s'en va à la dérive et paraît fort endommagé.

Selon un télégramme de Ribo (Jutland), au journal *Stiftstidende*, de Copenhague, on l'a aperçu vendredi matin, au-dessus de l'île de Manoe, volant très bas et lentement; les moteurs étaient évidemment avariés. Il se dirigeait vers le sud, mais la forte brise qui soufflait de l'est l'emportait vers l'ouest, où il disparut dans la brume. (L'Information).

## Le prince Oscar, blessé, rentre à Berlin

GENÈVE. — La *Gazette de Francfort* apprend que le prince Oscar, qui a été blessé sur le front oriental a été transporté à Berlin pour y être soigné.

## L'utilisation rationnelle des auxiliaires

Nous recevons, en dernière heure, communication de la circulaire suivante, que vient de signer le ministre de la Guerre, et dont les dispositions sont conformes, dans leur ensemble, aux réformes que réclamait, dans l'article que nous avons publié plus haut, notre collaborateur M. le commandant V...

Le ministre de la Guerre a signé la circulaire suivante :

L'utilisation rationnelle des hommes du service auxiliaire doit avoir pour résultat de rendre au front tous les hommes en état de combattre. Elle doit aboutir également à ce qu'aucun homme de cette catégorie, dont la présence ne serait pas rigoureusement nécessaire dans les garnisons de l'intérieur, ne soit soustrait aux occupations par lesquelles il concourt à l'activité économique du pays.

Le premier résultat est obtenu par l'application des lois et règlements établis à cet effet.

Des mesures spéciales sont nécessaires en vue de la poursuite méthodique du second.

Il est d'ailleurs possible, en raison des besoins toujours croissants, que ces mesures non seulement ne permettent pas de renvoyer des hommes présents, mais encore qu'elles ne puissent empêcher l'appel de classes nouvelles. Du moins faut-il avoir la certitude que le sacrifice est strictement limité aux besoins qui le motivent.

Les règles suivantes seront observées dans cet objet :

### I

Le nombre des auxiliaires affectés ne doit pas être supérieur aux besoins.

En conséquence, tout auxiliaire doit être titulaire d'un emploi bien défini.

Dans les corps et services comptant des auxiliaires, un contrôle est tenu à jour faisant ressortir l'emploi de chacun.

Les hommes sans emploi sont signalés au général commandant la région qui leur donne une affectation.

Cet officier général signale au ministre les excédents qui se seraient produits.

### II

Chaque auxiliaire doit être pourvu, autant que possible, d'un emploi correspondant à ses aptitudes et à ses capacités.

A cet effet :

Récapituler (sur trois listes) les noms des hommes appelés (le même nom pouvant bien entendu figurer sur deux d'entre elles et même sur les trois).

A. — Utilisables dans les bureaux (secrétaires, dactylographes, comptables, professions libérales, etc.).

B. — Utilisables dans les spécialités (ouvrières de divers corps de métier et industries).

C. — Utilisables comme manœuvres, en distinguant ceux qui ont l'habitude de soigner les chevaux de ceux qui ne l'ont pas (agriculteurs, terrassiers...).

Les déclarations des intéressés, comme les inscriptions faites sur leurs livrets, serviront de base à l'établissement de ces listes; mais il sera tenu compte aussi de l'état physique des appelés, notamment dans les catégories relevant du paragraphe C ci-dessus.

Les affectations nouvelles seront faites conformément aux indications de ces listes.

Les affectations anciennes seront rectifiées par les mutations dont ces mêmes listes feraient ressortir l'opportunité.

### III

Les auxiliaires ne doivent être éloignés de leurs foyers que dans la mesure où cet éloignement est une nécessité de service.

En effet, il n'est pas indispensable d'imposer, en toutes circonstances, à cette catégorie de militaires, les obligations auxquelles sont soumis les hommes du service armé, en casernements par exemple, logement et repas en commun, etc...

## NOMINATIONS

Par décision ministérielle :

Le colonel de territoriale Messimy, commandant la 213<sup>e</sup> brigade d'infanterie territoriale, est nommé colonel de réserve maintenu à son commandement.

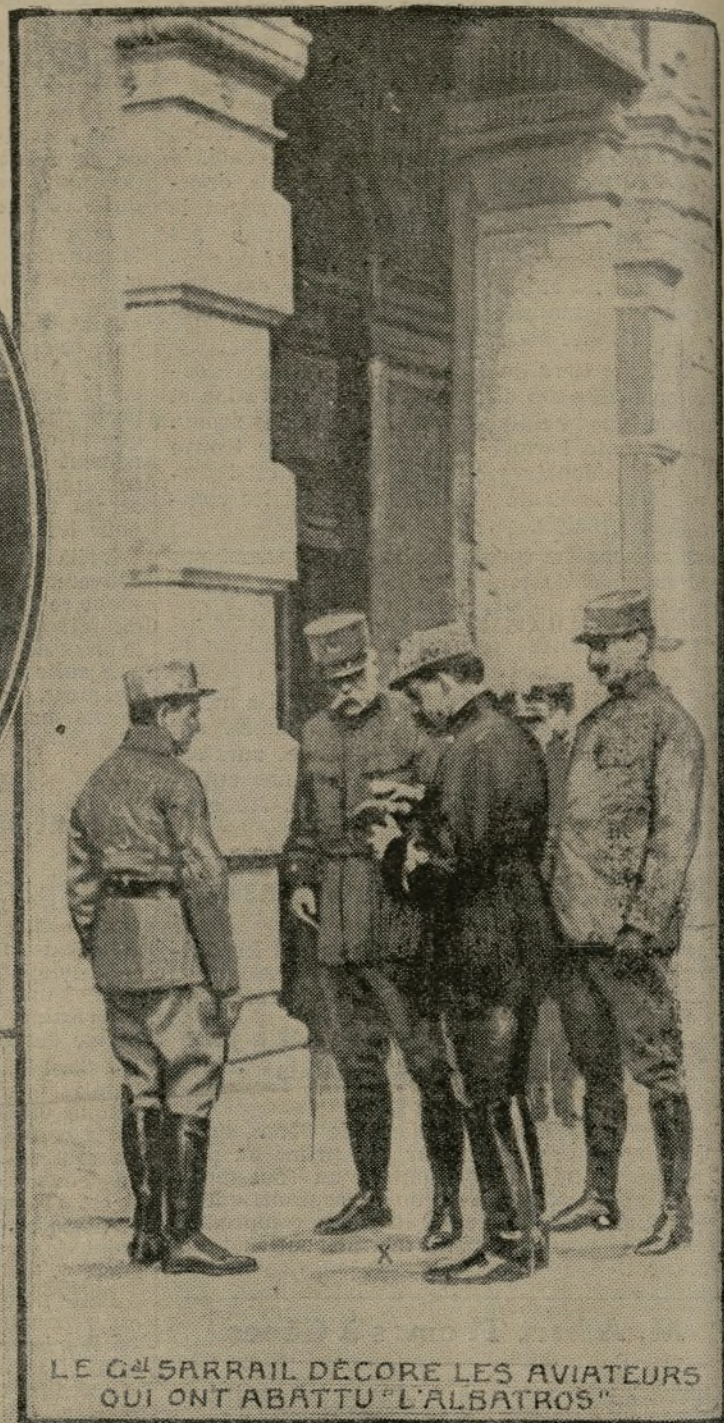
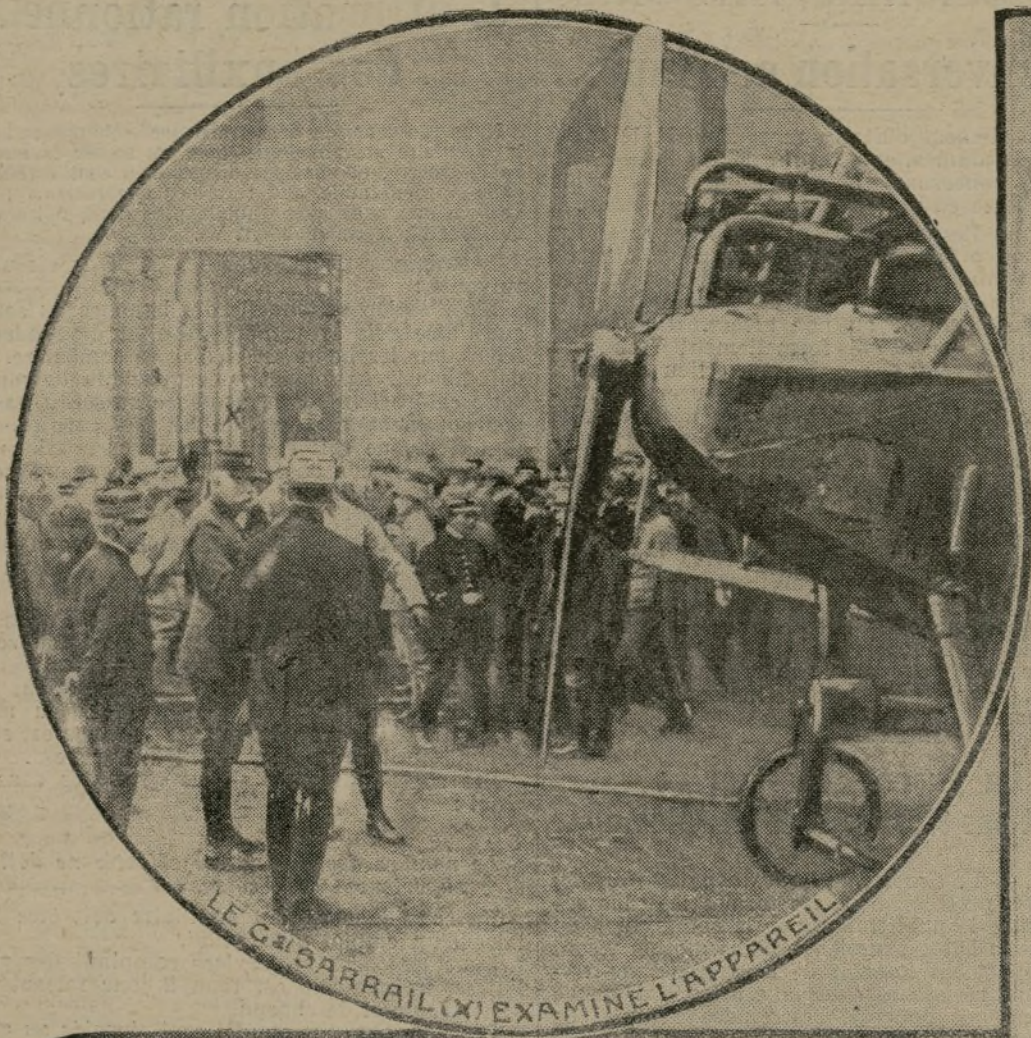
M. Messimy est l'ancien ministre de la Guerre.

M. Chaubin-Servinière, sous-lieutenant de réserve au 132<sup>e</sup> régiment d'infanterie, détaché au centre d'aviation d'Etampes, est nommé lieutenant et maintenu dans sa situation.

M. Chaubin-Servinière est député de la Mayenne.



# UN AVION ALLEMAND ABATTU A SALONIQUE



Le 1<sup>er</sup> février dernier, un biplan allemand qui tentait de survoler Salonique a été attaqué par un appareil français qui l'obligea à atterrir. Le général Sarraill a remis la médaille militaire aux deux pilotes vainqueurs en ce combat aérien. Une foule énorme défila devant l'avion ennemi exposé devant le local occupé par l'état-major français.



## Une volonté unique dans une guerre unique

*Tel est, pour les Alliés, le résultat du voyage de M. Briand.*

Tandis que M. Briand et la plupart des membres de la mission française rentraient, hier soir, à Paris, M. Albert Thomas, qui s'était séparé d'eux à Milan, a pris le train pour Gènes. Le sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, accompagné par le général Mumézil, directeur de l'artillerie lourde au ministère de la Guerre, se proposait de visiter, à Gènes, les usines Ansaldo, et de se rendre ensuite à Turin, pour voir d'autres usines de guerre.

Les journaux sont sobres de commentaires, car les décisions précises qui viennent d'être prises à Rome ne sont pas encore connues; relevons cependant quelques lignes caractéristiques. Le populaire *Messaggero* assure qu'à la réception de la galerie Borghèse, M. Salandra, malgré sa réserve habituelle, ne cachait pas à ses invités qu'il était heureux d'avoir conclu une entente de grande importance avec M. Briand, et que les conversations de ces jours derniers étaient non seulement opportunes, mais nécessaires, et qu'elles seraient fécondes. MM. Tittoni et le général Porro représenteront l'Italie à la prochaine conférence des Alliés.

Le *Times* écrit :

« C'est un grand avantage pour l'Italie et les alliés que l'expression *la Nostra Guerra*, courante au moment de l'intervention de l'Italie, ait fait place à l'idée plus large, plus vraie, de *l'Unica Guerra* des Alliés contre un ennemi commun. L'interdiction de l'importation des produits allemands en Italie est un pas en avant dans la bonne direction; si nous sommes bien informés, ce ne sera pas le dernier. L'unité de la cause des Alliés nécessite une unité dans la poursuite des hostilités, c'est-à-dire une volonté unique, dans une guerre unique.

« La visite du premier ministre français à Rome, aidera fortement cette idée à devenir un fait accompli ».

### M. Briand a rencontré à Rome le cardinal Mercier

Vendredi dernier, le cardinal Mercier, complètement remis de son indisposition, est allé à la Villa Médicis, où M. Besnard, directeur de l'Ecole française, fait son portrait. M. Briand arriva pendant la séance et, ayant appris la présence du cardinal, manifesta le désir de le voir. La rencontre eut lieu dans l'atelier de M. Besnard. Les personnes présentes s'étant retirées, le premier ministre français et le primat de Belgique eurent un entretien qui dura vingt minutes. Puis, le cardinal Mercier et M. Briand visitèrent la Villa, accompagnés par M. Besnard.

### Le salut de Rome à Paris

Le président du Conseil municipal a reçu, hier, le télégramme suivant :

Rome, orgueilleuse d'avoir reçu les illustres représentants de la France, manifeste en des hymnes patriotiques sa foi dans la victoire des armées alliées et le triomphe de la liberté et de la civilisation européennes.

PROSPERO COLONNA,  
syndic de Rome.

## Les radicaux suisses demandent toute la lumière sur l'affaire des colonels

NEUCHÂTEL. — Les délégués des sections de l'Association radicale neuchâteloise, réunis au nombre de six cents, après avoir entendu le rapport de M. Pignatelli, conseiller national, et M. Pettauer, conseiller d'Etat, ont voté, à l'unanimité, une résolution félicitant le gouvernement de Neuchâtel de ses démarches à Berne, demandant que pleine lumière soit faite prochainement devant les Chambres sur l'ensemble de l'affaire, demandant également la subordination du pouvoir militaire à l'autorité civile, es réformes profondes dans la conception militaire suisse et affirmant l'attachement inébranlable des radicaux neuchâtelois à la patrie suisse.

Les délégués des sections de l'Association démocratique libérale neuchâteloise, réunis au nombre de 230, à Neuchâtel, après avoir entendu les rapports de MM. Paul Robert et Clottu, conseillers d'Etat, ont voté à l'unanimité une résolution à peu près semblable à la précédente.

## Ambassadrice et comédienne

Aujourd'hui, Toinette du Chemineau au théâtre Sarah-Bernhardt, hier conférencière officielle en Espagne, demain propagandiste française en Suède et en Norvège, Mlle Moreno, naguère de la Comédie-Française, incarne ces personnalités diverses avec un égal succès.

Une heure de conversation avec la comédienne-conférencière n'est pas du temps perdu, car on pourrait gratifier cette femme au jugement si sûr, à l'esprit si cultivé, du surnom que Louis XIV se plaisait à donner à Mme de Maintenon et la baptiser : *Votre Solidité*.



Mlle MORENO

Discrète comme il convient à tout diplomate, Mlle Moreno se défend d'avoir été accréditée par le gouvernement dans le récent voyage de conférences qu'elle vient de faire en Espagne. C'est pour son seul agrément qu'elle a parcouru, en plein hiver, tout ce pays, de Barcelone à Pampeune, c'est par goût qu'elle a prononcé, en espagnol, une trentaine de conférences devant les publics les plus variés, allant des ouvriers d'usines aux étudiants des universités. C'est également par dilettantisme encore que, dans quelques semaines, elle quittera les planches du théâtre pour aller parcourir les pays scandinaves et parler, en anglais, dans une vingtaine de villes de Suède et de Norvège.

Admettons, pour lui être agréable, ces goûts nomades et présentons à nos lecteurs ce type curieux de femme bien moderne qui mérite de figurer parmi les nombreuses personnalités féminines que la guerre a fait surgir et mises en valeur.

Mlle Moreno, les gens de théâtre s'en souviennent, fit des débuts retentissants à la Comédie-Française où l'on remarqua sa voix, son art à dire les vers et sa silhouette moyenâgeuse. Elle n'y resta pas cependant, car d'autres vocations l'appelaient. Après quelques années de carrière littéraire, l'actrice s'embarqua un beau jour pour l'Amérique du Sud pour aller y fonder un Conservatoire français d'études dramatiques.

J'ai eu l'occasion de voir Mlle Moreno à l'œuvre à Buenos-Aires et je puis affirmer que son rôle là-bas fut plus considérable qu'elle ne le croit elle-même, car si jamais quelqu'un a travaillé utilement en Argentine pour le développement de l'influence française, c'est certainement cette comédienne. MM. Fouques-Dupore et Tullemier, ministres de France, sont là pour confirmer mon opinion.

Elle sut, en quelques mois, forcer les portes de cette aristocratie *Portena*, si fermée, et devint le professeur de français attiré de toutes les grandes familles argentines. Elle leur a communiqué cette passion du théâtre qui nous permet de conserver là-bas une supériorité inattaquable sur toutes les autres nationalités, la seule peut-être que nous possédions avant la guerre.

Quand j'interrogeai Mlle Moreno sur les journaux espagnols, elle se borna à me citer la boutade de M. Aroquistain, correspondant du *Liberal*, de Madrid, qui disait récemment : « Il est possible de compter avec les doigts d'une seule main les journaux de la capitale qui ne sont pas à la solde de l'étranger » et elle conclut :

— Comme tout bon journaliste, M. Aroquistain exagère, car je connais en Espagne plus de journaux que ne le dit le correspondant du *Liberal* qui sont indépendants et dont les convictions sont gratuites.

Puis, malicieusement, elle ajouta :

— Seulement, ceux-là sont tous francophiles. Ce fut sur ce mot que je laissai Toinette du Chemineau faire son changement pour le deux en préparant ses conférences suédoises en anglais.

Jules Chancel.

## Les tribunaux autrichiens ne représentent pas la justice mais la vengeance

*Huit condamnés sauvés par une demande d'Alphonse XIII.*

Un laconique télégramme de Madrid a récemment apporté la nouvelle que, sur l'intervention du roi Alphonse XIII, l'empereur d'Autriche a gracié huit sujets russes condamnés à mort, dont un correspondant du *Novoïe Vremia*.

Ce furent la personnalité des condamnés et aussi les circonstances et les causes de leur condamnation qui déterminèrent le roi d'Espagne à entreprendre sa démarche. Ces causes méritent d'être précisées.

Peu de mois avant le début des hostilités, le 9 mars 1914, s'ouvrit le procès à grand orchestre de Lemberg qui se termina, après plusieurs semaines, par l'acquiescement de Bendasink et consorts. Ce procès, comme l'affaire de Saverne, sentait la guerre. La justice politique autrichienne déçut prit sa revanche à bref délai.

La rupture des relations diplomatiques date du 6 août 1914, et, le 7 août, M. de Chébéko est parti à la sourdine par train spécial qui lui avait été fourni par le gouvernement d'Autriche-Hongrie.

Quelques jours avant, le 1<sup>er</sup> août 1914, alors que les hostilités n'avaient pas encore commencé officiellement entre l'Autriche et la Russie, la police viennoise arrêta à son domicile le correspondant du *Novoïe Vremia*, Dmitri de Jantchevetsky, et sa femme, une nièce de l'ancien diplomate et homme politique russe, Alexandre Bachmakoff. En même temps, les autorités autrichiennes se saisissaient de Markoff, de Kourilowitch, de Tcheriakounskiévitch, et d'autres russophiles de marque de Galicie.

Jantchevetsky avait représenté son journal au procès de Lemberg. Markoff, qui n'était pas de nationalité russe, mais bien Autrichien, était, comme député au Reichsrath, intervenu en faveur des accusés auprès du gouverneur de la Galicie et du ministre de la justice; Cyril Tcheriakounskiévitch, avocat de Przemyśl, avait été au banc de la défense.

Le gouvernement autrichien osa en temps anormal ce qu'il n'avait osé en pleine paix. En frappant ces hommes il crut venger ses faiblesses passées et fit instruire leur procès. C'était en même temps celui de la nationalité russe en Autriche.

Ce procès ne fut jugé qu'après une détention de presque une année; les débats, qui durèrent plusieurs semaines, se terminèrent par la condamnation de tous les prévenus à la peine de mort par strangulation pour haute trahison et crime contre la puissance militaire de l'Etat.

Dmitri de Jantchevetsky habitait Vienne depuis trois ou quatre ans. Ancien officier, journaliste averti, homme d'une éducation parfaite, il avait épousé une femme charmante et d'une remarquable beauté; et, comme lui, originaire de Kieff. De Vienne, où il se déplaçait, il avait envoyé à son journal des correspondances peu aimables pour l'Autriche, ce qui n'avait rien que de naturel, étant donné qu'elles s'adressaient à un organe aussi foncièrement antiautrichien que le *Novoïe Vremia*. Cela se passait du reste avant la guerre...

Folle de désespoir, Sandra Jantchevetsky ne voulut pas s'éloigner de la ville ennemie où la plus affreuse mort menaçait son mari.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis ce verdict et l'exécution de la sentence de mort pouvait avoir lieu d'un moment à l'autre quand Alphonse XIII, en s'entretenant auprès de l'empereur d'Autriche, réussit à obtenir la vie sauve pour les huit hommes.

La nouvelle en est confirmée d'Autriche.

Ce geste généreux du jeune roi d'Espagne ne sera pas oublié.

Louis Bresse.

### Un impudent aveu

BERNE. — Le *Bund* rapporte qu'un journal suisse ayant récemment affirmé que les colis postaux envoyés en Allemagne pendant les fêtes de Noël et contenant des corps gras n'avaient pas été remis à leurs destinataires, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* dément formellement le fait. Cependant, le journal officieux allemand reconnaît que tous les paquets venant de l'étranger et contenant du beurre ont été mis à la disposition de l'Office central des achats de beurre à Berlin et que les destinataires auxquels on a remis leurs paquets vides ont été indemnisés.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19  
Rue de Rivoli, 53 PIGIER  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



# La dernière œuvre de Daniel de Losques, mort au champ d'honneur



Doué d'une imagination si riante et si pittoresque, l'artiste parisien Daniel de Losques, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les silhouettes spirituelles publiées ici même, prit rang, dès le début de la guerre, parmi nos audacieux aviateurs. Nous avons

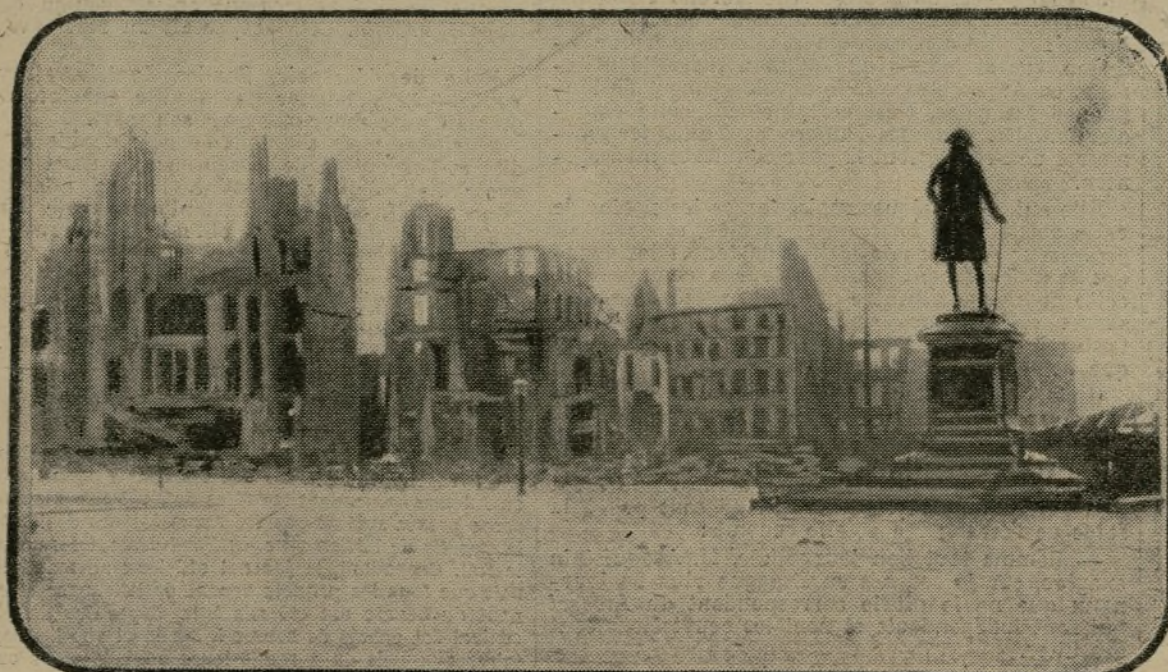
relaté, il y a plusieurs mois, sa mort glorieuse à l'issue d'un combat aérien au-dessus des lignes ennemies. Peu de temps avant de partir pour son dernier vol, il avait exécuté, sur la toile de tente d'un des officiers de son escadrille, cette fresque comique.

## Les réfugiés arméniens en Russie



Une grande partie de la population arménienne, craignant de nouveaux massacres de la part des Turcs, émigra en Russie, où plus de 250.000 de ces malheureux ont été recueillis par nos alliés. Cette photo a été prise à l'asile d'enfants arméniens de Moscou, « L'Aide Fraternelle ».

## La grande place de Bergen après l'incendie



On n'a pas oublié le gigantesque incendie qui détruisit, il y a quelques semaines, l'importante ville de Bergen, en Norvège. Notre photo représente la grande place de cette cité, après le sinistre. Là où l'on voyait des immeubles d'une architecture élégante et coquette, règnent à présent la désolation et la ruine.

## Scènes de l'évacuation de la baie de Suvla



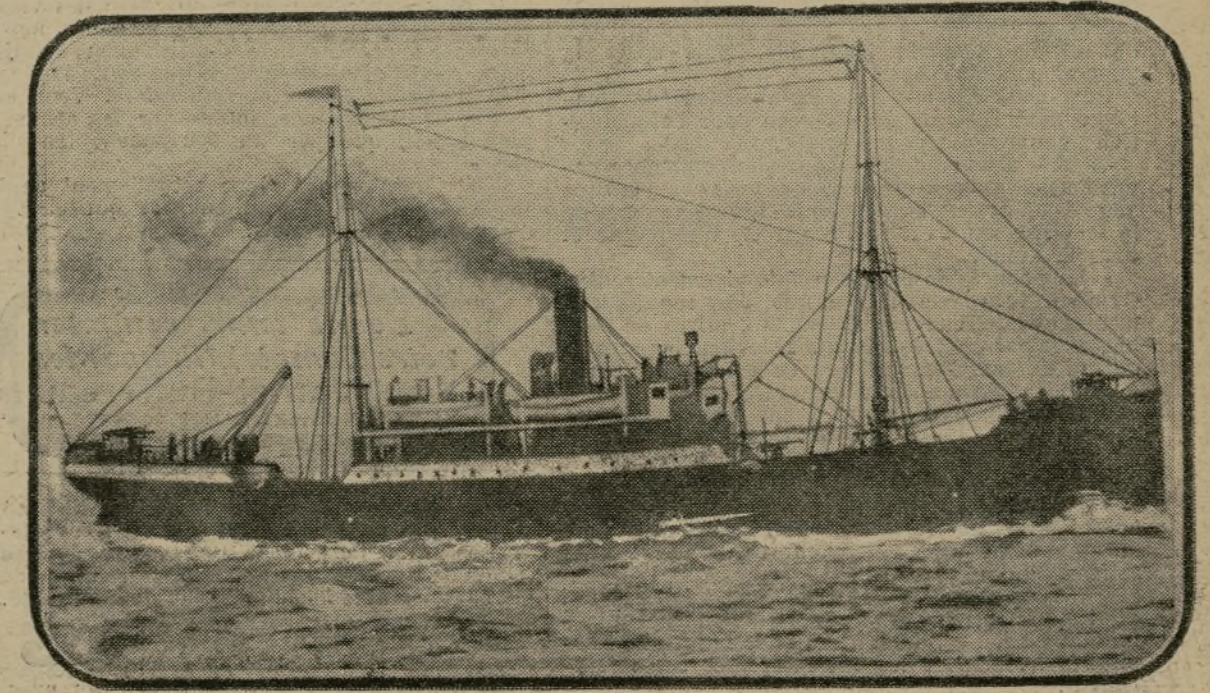
Le général Birdwood, qui a présidé avec succès à l'évacuation de Suvla, assiste à l'enlèvement du matériel restant, tandis qu'un soldat anglais porte sur ses épaules un petit bourriquet né là-bas, qu'il ne veut pas abandonner, et que d'autres soldats regardent une dernière fois leur poulailler improvisé.

## Une originale collection d'autographes



Les collectionneurs d'autographes ne manquent pas. Mais cette dame anglaise est sortie de la banalité, du moins quant au mode de conservation des précieux papiers. Au lieu de les classer dans un carton ou de les coller sur un album, elle a imaginé de les appliquer sur des abat-jour. Voici le fac-simile de l'autographe de la reine Alexandra.

## Le corsaire "Mœwe", qui aurait capturé l'"Appam"



On n'est pas absolument fixé sur l'identité du corsaire allemand qui a capturé l'Appam, par les moyens sigiliers que l'on sait, mais on croit que c'est le Mœwe. Quoi qu'il en soit, le transatlantique anglais Cretic vient d'échapper à la poursuite d'un navire ennemi, qui ne serait autre que ce fameux Mœwe, dont ci-dessus la photo.



## LA VIE ÉCONOMIQUE

L'épuisement de l'Allemagne  
est lent, mais il est sûr

*Telle est du moins l'opinion du plus grand nombre en Hollande.*

AMSTERDAM (De notre correspondant particulier). — Nous venons d'avoir deux entretiens du plus haut intérêt avec des commerçants hollandais admirablement placés pour pouvoir juger de la situation économique de l'Allemagne. Ils n'ont point voulu me permettre de publier leurs noms, cela est compréhensible. L'un d'eux, associé à la direction d'une des plus grandes banques de la Hollande, est en même temps un économiste très écouté ici et qui s'est fait une spécialité de tâter — si l'on peut dire — le pouls du mark. L'autre est un grand assureur qui depuis un an et demi, pour les besoins de ses affaires, a été appelé cinq ou six fois en Allemagne et a pu noter très exactement les variations de l'opinion et de la situation économique de l'Allemagne.

— L'Allemagne et l'Autriche, me dit le premier, sont *langzamerhand omkneeld*, ce qui veut dire que les deux bêtes de proie sont appelées à mourir, par l'étouffement progressif, d'une mort lente mais sûre.

» Les effets du blocus se font maintenant durement sentir. Certes, on a encore là-bas des pommes de terre en abondance, mais un peuple ne peut pas vivre, ne peut pas vivre seulement de pommes de terre. Il veut aussi de la viande, de la graisse qui donnent aux individus les calories nécessaires au travail. Or, le manque de substances grasses se fait sentir terriblement depuis que l'Angleterre en a coupé l'exportation et contrôle, à ce point de vue, le commerce des pays neutres avec l'Allemagne. La pénurie de beurre et de margarine se fait sentir dans tout l'empire. On a fixé un prix maximum. La hausse que traduit ce maximum n'est pas tellement considérable, mais c'est la quantité qui est insuffisante. Il faut se battre au marché ou pendant les heures où s'ouvrent les boutiques, pour en avoir une livre.

» Les deux peuples allemand et austro-hongrois ont fait preuve d'un grand esprit de sacrifice, mais mon avis est qu'ils ne peuvent plus tenir longtemps. Les explosions sont inévitables. Je pense que la solution de la guerre viendra de l'intérieur de l'Allemagne, de la révolution, qui est fatale si la paix n'est pas conclue à temps. On comprend donc qu'en haut lieu, malgré les dénégations solennelles du chancelier au Reichstag, on cherche par tous les moyens à faire la paix dès à présent.

» Nous assistons en Allemagne à un appauvrissement rapide de la nation, du commerce et de l'industrie, par suite de l'arrêt de toute exportation. Les usines produisent encore, mais ne peuvent écouler suffisamment. Elles vendent sur le marché intérieur presque toute leur production à des prix fixés par l'autorité; le bénéfice est nul ou infime. Ajoutez que la dette de l'Etat est colossalement dépréciée. Quant à la contribution de guerre qui pourrait payer tout cela, même en cas de victoire, elle est problématique.

Je demande à mon interlocuteur s'il connaît de grands krachs, des faillites significatives dans le haut commerce ou dans l'industrie. Sa réponse est négative. Toutes ces firmes s'en tirent avec des renouvellements incessants. Mais après la guerre, quelle débâcle!

Puis nous passons au dénombrement des matières dont l'Allemagne a besoin pour l'alimentation populaire ou pour l'armée.

— Elle a assez de charbon; elle commence cependant à en refuser à l'exportation à certains neutres (c'est que le manque de bras, par suite de la mobilisation, s'est fait sentir en Westphalie et dans la Ruhr).

» La pénurie de cuivre se fait vivement sentir. C'est en vain que l'on a fait des réquisitions d'objets de toute sorte. Quant aux mines de Serbie, elles ont été très endommagées par les armées du roi Pierre, l'exploitation en est très difficile, l'Allemagne en a éprouvé un grand dépit.

» Le coton manque totalement pour la fabrication des munitions: on se sert de succédanés comme la cellulose de bois, mais qui occasionnent les pires ennuis.

» Pas de caoutchouc: les succédanés (surrogats) coûtent horriblement cher à fabriquer. Les autos roulent depuis longtemps sur des bandes solides.

» Pas d'huiles ni de graisses industrielles, ou si peu! Les engrais chimiques qui venaient autrefois du Chili font défaut, mais les industries chimiques allemandes les ont remplacés assez facilement.

» Du café, du thé, du cacao: on a très peu de tout cela, et cela se remplace difficilement par des procédés chimiques.

» Quant au grain, il coûte très cher; mais avec des mesures très sévères comme celles qu'on a prises pour le rationnement, on peut s'en tirer.

Ce grain vient de Hongrie, de Bulgarie, de Roumanie, où l'on vient encore d'acheter 15.000 wagons.

» On a beaucoup parlé de ce que l'Allemagne tirait des pays neutres par la fraude: soyez certain qu'on a exagéré. Certes, il y a pas mal de particuliers qui se sont livrés chez nous à la contrebande, mais vous savez que le gouvernement hollandais a su intervenir énergiquement. Nous nous rendons trop bien compte du danger que certaines pratiques présenteraient pour notre pays. L'exportation est limitée, surveillée.

Je pose enfin à mon interlocuteur la question de la baisse du mark. Ici il est mieux encore dans son élément.

— L'Allemagne, me dit-il, a encore une grande réserve d'or; ne vous faites pas d'illusion. Elle importe très peu. Savez-vous comment, par quels artifices Berlin soutient sur le marché d'Amsterdam le cours du mark? C'est une merveille. Vous savez que la couronne autrichienne a subi ici une dépréciation qui dépasse 50 0/0. Eh bien! l'Autriche achète des marks sur le marché d'Amsterdam, où ils sont pour rien, pour pouvoir faire ses paiements à Berlin et, par cette forte demande, à certains moments, le mark remonte un peu. Berlin garde son or, mais c'est la Reichsbank de Vienne qui s'épuise. Vous voyez que la vassalité de l'Autriche-Hongrie vis-à-vis de l'Allemagne est vraie, non seulement au point de vue politique et militaire, mais aussi dans le domaine financier. La Banque Néerlandaise a ainsi des centaines de millions de couronnes autrichiennes en or.

» Ce qui a contribué à la dégringolade du mark, ce sont les spéculations à la hausse auxquelles se livraient, sur le florin hollandais, certains financiers de Berlin et de Francfort, que les scrupules patriotiques n'étouffaient pas. Mais le gouvernement allemand est intervenu énergiquement et a limité le marché.

» Ce n'est point la baisse du mark qui me paraît le signe grave du dépérissement de l'Allemagne. Ce n'est pas d'or qu'elle manque, mais de lard et de beurre... Le peuple s'épuise, les maladies contagieuses font de grands ravages. Ils ont exporté la variole en Hollande.

» Voilà ce qu'ils exportent aujourd'hui, me dit en souriant mon informateur qui me tend la main... »

\*\*\*

Je suis allé voir ensuite un grand assureur dont une sœur, fort riche, habite dans le centre de l'Allemagne. A plusieurs reprises cette dame a supplié son frère de lui envoyer un tonnelet de beurre...

— Voilà qui en dit plus long que tout ce que je pourrais vous raconter, me dit-il.

» Pour moi, c'est bien simple, l'Allemagne court tout droit à l'abîme. Elle a emprunté 20 milliards; elle va emprunter 10 autres milliards de mark; elle doit trouver 10 milliards encore pour payer des pensions aux invalides, des indemnités aux victimes de la guerre. Avec le remboursement et les intérêts, voyez ce que cela fait comme charge annuelle à ajouter au budget ordinaire. Les Allemands à qui je sers ces chiffres se raccrochent désespérément à l'idée qu'une contribution de guerre, imposée à la France et à l'Angleterre, même dans le cas d'une paix boiteuse, les tirera de ce mauvais pas. Les territoires occupés seront les gages dont ils joueront. Et quand je leur démontre que leur espoir est vain, ils sont bouleversés, je vois l'épouvante se peindre sur bien des visages. La banqueroute est inévitable pour les maisons comme les grandes firmes d'armement de Hambourg (pensez seulement à ce que coûte l'entretien d'un *Vaterland* ou d'un *Imperator*). Vous aurez raison de l'Allemagne, moins par les armes, me semble-t-il, que par un épuisement lent, mais sûr.

C'est l'opinion qui règne actuellement en Hollande dans tous les milieux, et qui était loin d'exister il y a six mois.

**Faites tenir, contrôler  
votre Comptabilité par les  
Établissements Jamet-Buffereau**  
PARIS, 93, R. Rivoli — NANCY, 20, F. St-Jean.

Combien de gens sont DÉPRIMÉS ou ANÉMIÉS  
par suite des événements actuels; il est intéressant de faire connaître à tous ces épuisés qu'il y a depuis 25 ans, en Angleterre, un vin de santé, source immédiate d'énergie et de vitalité.

**WINCARNIS**

vin fortifiant et reconstituant, a fait ses preuves, des milliers de malades lui doivent la santé. Il est précieux pour les CONVALESCENTS blessés ou malades dont il active la guérison. Essayez une seule bouteille, résultat immédiat. Toutes Pharmacies. Bouteille 5f.; 1/2 bout. 3f. Dépôt G. L. SCOTT, 38, Rue du Mont-Thabor, Paris.

## L'affaire Kuentzmann

*M. l'abbé Wetterlé s'inscrit parmi les accusateurs.*

Le capitaine-rapporteur Rivière a entendu, hier matin, le capitaine adjudant-major du 1<sup>er</sup> régiment étranger au sujet de la propagande faite à la caserne de Reuilly par Kuentzmann, et qui empêcha le régiment de participer à la bataille de la Marne.

L'officier confirme ce que nous avons dit de la distribution de factums à la porte de la caserne.

Dans l'après-midi, M. l'abbé Wetterlé, ancien député d'Alsace-Lorraine au Reichstag, se faisant l'interprète des Alsaciens-Lorrains qui, nombreux, se plaignent des agissements de Kuentzmann, précise les opérations auxquelles se livrait l'inculpé. Non seulement Kuentzmann se faisait remettre des sommes d'argent, mais il demandait à ses correspondants de lui fournir leurs papiers d'état civil, leurs papiers personnels, sans les photographier.

Or, le président de la Société des Alsaciens-Lorrains ne restituait pas les documents, et, s'il faut en croire l'accusation, il s'en servait pour constituer des certificats d'origine alsacienne ou lorraine aux Allemands qu'il introduisait dans l'armée française.

M. l'abbé Wetterlé a exposé au capitaine-rapporteur plusieurs cas particuliers.

— M. Niessen, président du Souvenir Français, a, dit-il, à son service une jeune Alsacienne dont le frère a contracté un engagement par l'intermédiaire de Kuentzmann. Or, les parents de la jeune domestique, restés dans leur village, près de Strasbourg, écrivirent à plusieurs reprises à leur fille qu'ils étaient l'objet de fréquentes vexations de la part des Allemands depuis que leur fils était soldat français. Ils attribuaient cet état de choses à une dénonciation de Kuentzmann.

D'autre part, un grand blessé, du nom de Brunswick, d'origine alsacienne, est venu déclarer à l'abbé Wetterlé qu'il avait reconnu dans son régiment deux Allemands avérés qui se faisaient passer pour Alsaciens-Lorrains. On ne sait exactement les faits commis par les Allemands, mais le témoin affirme qu'ils ont été fusillés.

Reste encore le cas de cet ouvrier tonnelier, solide gaillard de vingt-huit ans, qui se présente au siège de la Société des Alsaciens-Lorrains pour s'engager, malgré l'opposition de son patron qui voulait conserver un excellent ouvrier.

Kuentzmann promit à l'ouvrier de lui faire obtenir satisfaction, mais celui-ci attend encore. Il est convaincu que si Kuentzmann ne lui a pas demandé d'argent, c'est parce qu'il a préféré l'intervention du patron.

Le capitaine Rivière a fait saisir au domicile de Kuentzmann, rue de la Clef, de nombreux dossiers réclamés par des Alsaciens-Lorrains en relations avec l'inculpé.

Ajoutons que l'enquête judiciaire va s'efforcer de faire la lumière sur cet hôpital de Ris-Orangis, fondé par Kuentzmann et destiné aux soldats alsaciens-lorrains blessés sur le front. Cet établissement, bien que n'ayant jamais fonctionné, a permis à Kuentzmann de recueillir des sommes importantes et de nombreux dons en objets matériels pour son installation. Il devra s'expliquer sur ce point.

M. Godart inaugure  
un train sanitaire américain

Deux généraux américains, grands amis de la France, ont offert pour nos blessés, par l'entremise de l'ambulance américaine, un train sanitaire complet dont l'inauguration a eu lieu hier matin, à la gare de la Chapelle, en présence de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de Santé, accompagné des colonels Sabatier et Gassouin et du capitaine Prader, représentant le grand quartier général. Le délégué de l'ambulance américaine, M. Benet, a tenu à exprimer les sentiments d'amitié de ses compatriotes.

Au nom du gouvernement, M. Justin Godart a remercié les donateurs et rappelé en termes émus les services rendus par l'ambulance américaine ainsi que le dévouement de tous ceux qui appartiennent à cette formation.

La visite du train a eu lieu sous la conduite du commandant Loiseleur, qui en organisa l'aménagement, du docteur Monod, des docteurs König, Gros et Magnin, de l'ambulance américaine, de M. Monahan, ancien consul général des Etats-Unis, de MM. André Noblemaire, Pierron, etc.

Le train comprend treize wagons où peuvent trouver place 240 blessés couchés et 15 assis. Composé de voitures du matériel des wagons-lits, il forme un ensemble sanitaire complet, avec ses logements pour les officiers, les médecins — dont deux chirurgiens américains — et les infirmiers; une cuisine, une pharmacie, une salle d'opérations et les wagons occupés chacun par dix-huit couchettes, dont la suspension est assurée par le système des ressorts Belzer. Les panneaux extérieurs des voitures sont ornés de la croix rouge encadrée des drapeaux américain et français. L'utilisation des moindres coins révèle une remarquable ingéniosité, grâce à laquelle on a pu restreindre au minimum l'emplacement destiné au matériel, presque entièrement composé d'objets en aluminium.



# Comment nous soignons les prisonniers blessés

## UNE VISITE A SAINT-MARTIN-DE-RÉ



Un coin de la pharmacie allemande

Nous avons créé des hôpitaux et des infirmeries spéciales pour les prisonniers boches blessés. Ce n'est que pas hasard qu'un Allemand prisonnier séjourne dans un hôpital temporaire ou dans un hôpital régulier. En principe, jamais un Allemand ne doit être soigné dans un hôpital temporaire. Ceux qui se blessent ou tombent malades au cours d'un travail commandé dans une exploitation agricole ou dans un chantier sont évacués aussitôt sur l'hôpital le plus proche ou on les loge dans les chambres d'observation pour aliénés — s'il y en a de vides. Là, on peut les surveiller.

Il s'est répandu de nombreuses légendes, au sujet des prisonniers allemands et de la façon dont nous les traitons. On a généralement accusé le service de santé de se montrer trop sensible à l'égard de nos ennemis, plus sensible, parfois, qu'à l'égard de nos propres blessés. Comme les Boches sont logés dans des locaux spéciaux, il est difficile d'établir de pareils parallèles.

La vieille forteresse de Saint-Martin-de-Ré, en face du port de La Pallice, renferme dans ses salles vastes, qui connurent les Mousquetaires, qui affrontèrent Richelieu, une des plus importantes infirmeries destinées aux Boches prisonniers. Le site est un des plus beaux qui soient. L'air marin y est sans apprêt, sur cette côte qui regarde le continent. Les murs sont épais, les cours plantées d'arbres, l'atmosphère ne connaît ni grands froids, ni canicules. Ici, c'est le silence. De vastes cour-

tines, de larges chemins de ronde; par temps clair, de larges perspectives lumineuses qui permettent d'apercevoir la côte vendéenne. La vieille ville n'a pas changé, depuis Thouars et Louis XIII. Elle a conservé ses remparts, ses vastes places, ses fossés herbus. Le gramen pousse entre les pavés du roi qui sont encore neufs! Tout est propre, clair et grand!

Une partie de la forteresse sert de dépôt de forçats. Quelques-uns, condamnés de la bande de Bonnot, virent, en septembre 1914, arriver les chalands qui portaient les premiers blessés de la Marne. Mais des ordres sévères étaient donnés par la 18<sup>e</sup> région. Ce sont des artilleurs français et des soldats du dépôt de La Rochelle qui aidèrent au transport des blessés allemands et qu'on fit venir exprès. On avait les forçats sous la main; on se refusa à laisser toucher les Allemands par des condamnés de droit commun. Nous sommes le peuple le plus délicat du monde.

C'est dans les parties de la forteresse réservées au logement de gardiens ou inoccupées ou conservées comme historiques qu'on a logé les Allemands, leurs infirmiers et leur poste de garde.

Les blessés ont tous des lits à sommiers élastiques avec couvertures et matelas, et leur nourriture variée ferait envie à bien des malades civils. Le lait est rare dans l'île, aussi vient-il de La Rochelle, mais le poisson le meilleur est acheté par le dépôt et si, à Paris, la sole est devenue un

luxe, les prisonniers boches en voient apparaître régulièrement dans leur menu. La viande de bœuf et les œufs arrivent du continent, mais les coquillages, le pain savoureux du pays rhétais, les sardines, les fruits et le petit vin léger des vignes palustres laisseront aux prisonniers un bon souvenir de leur séjour dans l'île!

— Jamais je n'aurais cru avoir de telles vacances, avouait l'un d'eux, lors de l'échange des grands blessés.

— Je voudrais demeurer ici, disait un engagé volontaire de seize ans, amputé du bras gauche.

Soignés par des infirmiers, exclusivement, quelques blessés, hélas! parviennent à se faire prendre en sympathie. Oui, il faut le dire, dans tous les dépôts, après un an, les gardiens se relâchent de leur réserve. Dans cette île, comme ailleurs, on commencerait à se « laisser aller » un peu s'il n'y avait pas dans le voisinage les marins et les pêcheurs, qui, eux, n'oublient pas. Il y a des tombes vides dans les petits cimetières où le sel des flots vient se déposer sur elles. Puis, en septembre, un sous-marin est venu torpiller un vapeur anglais à dix milles de la côte, entre Ré et Oléron! Et il y a aussi les « iliennés », les femmes en deuil qui ici pêchent, labourent, vendent, manient l'aviron, la bêche, le fleau et la cognée. Elles n'oublient pas, elles.

N'importe, une enquête récente révélait qu'à Saint-Martin-de-Ré comme au château d'Oléron, les prisonniers allemands pouvaient gaspiller par jour plusieurs kilos de pain, de pommes de terre et de poisson!

Est-ce qu'il reste jamais, après le repas des nôtres, du pain ou du poisson frais dans les dépôts d'Allemagne?

### LA GUERRE AERIENNE

#### L'Allemagne étudie de nouveaux types de zeppelins

Le Bund, de Berne, a reçu d'une localité du lac de Constance des renseignements intéressants sur l'activité des ateliers Zeppelin à Friedrichshafen. De ces ateliers, qui ont été agrandis, peuvent sortir, chaque semaine, un ou deux croiseurs aériens; presque tous les jours, un nouveau zeppelin fait une randonnée d'épreuve. Dans l'usine de moteurs Maibach, annexe des ateliers Zeppelin, on procède, continuellement à des essais de moteurs qui durent de 24 à 48 heures, et dont le ronflement se perçoit au loin, sur le lac.

La forme et la dimension des zeppelins ont subi de notables changements; les nouveaux dirigeables sont beaucoup plus longs et plus agiles; ils ressemblent davantage à des poissons. Les deux nacelles sont suspendues plus bas et ne paraissent plus reliées par une passerelle; peut-être y a-t-il à l'intérieur du ballon un corridor de communication entre elles. Les nacelles sont cuirassées; chacune, dit-on, porte au moins six mitrailleuses, un ou deux petits canons et un appareil spécial pour le jet de torpilles aériennes. On ne voit plus de plate-forme aérienne pour les mitrailleuses comme dans les premiers croiseurs. La pointe des nouveaux dirigeables a un éclat métallique jusqu'à environ un cinquième de la longueur totale. Le comte Zeppelin s'est rendu acquéreur du procédé Schoop pour la métallisation et l'emploi vraisemblablement pour une partie de l'enveloppe. Les gouvernails sont plus petits et plus simples; les moteurs ont été renforcés.

Les manœuvres de ces dirigeables sur le lac sont des plus intéressantes: les zeppelins ont acquis des qualités de rapidité et de maniabilité. On assiste à leurs essais en vue de s'envelopper de nuages artificiels; à l'improviste, des vapeurs fumeuses sont dégagées sur une certaine étendue autour du croiseur, et, pour peu que le temps soit un peu couvert, le zeppelin disparaît à la vue d'une manière presque mystérieuse. La nuit, les zeppelins manœuvrent sur le lac et font emploi de projecteurs et de bombes lumineuses. Le dirigeable que le correspondant a observé portait la marque L-Z-95.

#### Des avions ennemis bombardent Milan

MILAN. — Quelques avions ennemis ont paru sur la ville.

Vivement canonnés par le feu de notre artillerie antiaérienne et contre-attaqués par les escadrilles de nos aviateurs, les appareils ennemis se sont éloignés après avoir lancé quelques bombes. Les dégâts matériels sont insignifiants, mais on a à déplorer six morts et quelques blessés dans la population civile.

### Communiqués

La Société des Poètes français décernera en décembre 1916 le prix Fourcannan (500 francs) attribué à un volume de vers dans le goût français du dix-huitième siècle, y compris, si l'auteur le veut, les pièces spirituelles inspirées des événements actuels. Les volumes devront être adressés avant le 1<sup>er</sup> décembre au secrétariat, 26, quai de Béthune, Paris.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a inauguré hier lundi la belle Exposition des œuvres des maîtres de la peinture moderne, organisée 40, rue de La Boétie, galerie Bernheim, et dont la vente sera faite au profit de l'œuvre du Vêtement du Prisonnier de Guerre.



La salle des grands blessés



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## L'Inconnue

En sortant de la gare de l'Est, le lieutenant Pierre Frégis n'avait point voulu prendre de voiture. Parti depuis seize mois, il retrouvait son cher Paris avec une émotion infinie. Il préférait se mêler à la foule, humer pleinement l'atmosphère de cette ville idéale qu'il aimait tant.

Il était peut-être 9 heures du matin. Mentalement il réfléchit qu'il avait largement le temps d'aller à pied jusqu'au jardin du Luxembourg, où il devait se rendre, et, malgré sa fatigue des jours précédents, il descendit le boulevard de Strasbourg d'un pas allègre et jeune.

Jamais la vie ne lui avait paru plus belle. Il goûtait profondément la douceur d'être libre et en songeant à la tranchée qu'il avait quittée la veille, à la mort qui, là-bas, le guettait à tout instant, il avait l'impression de se retrouver dans une oasis dont tout danger était banni.

Ce n'est qu'en apercevant au loin les grilles du Luxembourg, les silhouettes grisâtres des arbres dégarnis qu'il eut conscience de la réalité et qu'il se souvint avec précision du roman auquel il devait sa présence devant ce jardin, si loin de son quartier : il allait à un rendez-vous...

Depuis des mois, il attendait avec anxiété cet instant auquel il avait tant rêvé. Pendant ses longues nuits d'insomnie, à quelques mètres des Boches, il s'était plu souvent à imaginer toutes les phases de l'entrevue qu'il allait avoir avec sa marraine, cette femme inconnue qui occupait toutes ses pensées. Et maintenant que le moment tant désiré était arrivé enfin, il doutait encore de le vivre, et, tout en marchant à petits pas, il songeait à son aventure.

Comme elle était banale, en somme ! Quelques jours après sa citation à l'ordre de l'armée, il avait reçu — écrite à la machine — la missive d'une femme qui s'offrait comme correspondante, et, bien que marié, il avait répondu.

Il avait répondu parce qu'il avait reconnu dans cette première lettre les traces d'un caractère qui l'enchantait, ce caractère que, jeune homme, il avait recherché sans le pouvoir jamais découvrir. Il avait répondu parce qu'il n'avait point trouvé dans les sentiments de son épouse tous ceux que son cœur était en droit d'attendre, parce que, même depuis la guerre, les lettres de sa femme étaient froides et lointaines à l'image de son caractère, et que, enfin, protégé par la distance qui le séparait de son inconnue, il ne croyait point mal faire en recherchant dans cette correspondance affectueuse et tendre un dérivatif à son isolement moral intolérable. Et puis, venant en permission, il n'avait pu résister au désir de la voir ; il savait que son seul crime ne serait que le léger mensonge qu'il ferait à sa femme : celui de lui cacher l'heure véritable de son arrivée à Paris...

...Frégis pénétra dans le jardin par la porte Médicis. Il lui fallait traverser la promenade entière pour gagner la statue de Watteau où était fixé le rendez-vous. Les allées étaient presque désertes et quelques passants à peine s'en allaient lentement. Malgré lui, le lieutenant se sentait pris par le calme, la grandeur imposante de cet endroit, toute cette poésie qui lui donnait l'illusion de la nature. Il comparait la beauté de ce coin de Paris avec la morne désolation du pays ravagé où il était terré depuis des mois, et jamais plus qu'en cet instant il ne maudit la guerre.

Doucement il contourna le palais du Sénat ; il s'attarda un moment sur le terrain du jeu de paume, puis, continuant son chemin, il arriva enfin au jardin anglais. Malgré le temps exceptionnel et le clair soleil de ce matin-là, les chaises repliées disaient la tristesse de l'hiver. Machinalement, Frégis s'installa sur un banc à l'écart, il alluma une cigarette et, patiemment, il attendit.

Maintenant, il songeait. Il essayait de s'imaginer la silhouette de l'Inconnue, la teinte de sa chevelure, la nuance de ses yeux, la grâce de ses traits. Un instant, un doute affreux lui traversa l'esprit : si elle était laide ? Mais non, il était impossible qu'un caractère et des sentiments aussi délicats que les siens pussent être ceux d'une femme dont la physiologie ne serait pas exquise... Et, cependant, il ne savait rien d'elle que sa mentalité : elle s'était toujours refusée à lui envoyer sa photographie, et il ne connaissait même pas son écriture, puisque, par un caprice inexplicable, elle avait continué de lui « taper » ses lettres à la machine. Elle se disait bourgeoise, mais était peut-être dactylographe ; il attendait une cérébrale et il allait peut-être trouver une grisette... Alors, fatigué de tant de suppositions stériles, il ne voulut plus penser, et, les yeux demi-clos, il suivit les méandres de sa fumée...

Mais, semblant sortir du verger tout proche, une femme venait doucement dans la direction de Frégis. Mince, élancée, comme lumineuse de charme et de jeunesse, elle avançait, le sourire aux lèvres.

L'officier n'avait pas bougé. Comme pétrifié, il demeurait inerte sur son banc, stupide, glacial, hébété : il venait de reconnaître sa femme... Déjà elle était près de lui, elle s'était assise, et sa petite main précieuse et fine, gantée de blanc, serrait nerveusement le poignet de son mari.

Il y eut un silence pénible que ni l'un ni l'autre ne voulait rompre, et puis, désarmée, abandonnant toute gêne, la jeune femme, en un geste spontané, se blottit contre l'épaule du lieutenant, et, tout doucement, elle parla :

— Mon grand ami... j'ai tant de choses à te confier... tant de choses à t'expliquer ! Je voudrais que tu me comprennes... Avant ton départ nous nous sommes mal aimés, nous n'avons pas su avoir confiance l'un en l'autre et cela parce que nous ne nous connaissions point. Tout d'abord, tu m'as mal jugée, tu n'as vu en moi que la toute petite fille que tu imaginais et tu n'as pas su découvrir mes sentiments si vrais. Tu me jugeais lointaine alors que j'étais tout amour, je sentais que de jour en jour tu te détachais de moi et j'en souffrais... J'en souffrais comme tu ne peux savoir, mon grand ami... Et puis tu es parti... Loin de moi tu étais encore plus indifférent et c'est alors, — moi qui t'aimais tant — que j'ai cherché le moyen de te reconquérir. J'ai agi simplement. Je me suis montrée à toi telle que je suis et si tes réponses ont été sincères...

Haletante, Mme Frégis s'arrêta un instant, puis, comme si elle avait hâte d'en finir :

— Il faut me pardonner mon stratagème, mon Pierre. Jamais je ne t'en ai voulu, moi, d'avoir répondu à une inconnue, car j'avais conscience de n'avoir pas été pour toi la femme que j'aurais dû être. Dans tes lettres, tu semblais bien près d'aimer cette inconnue, alors... mais peut-être rêvais-tu d'une femme plus belle, plus tendre que moi ?

Les larmes aux yeux, elle attendait anxieusement la réponse de son mari. Lui, à mesure que sa femme parlait, s'était transfiguré. Son bras qui s'était tout d'abord agrippé au dossier de son banc était revenu sur l'épaule de Mme Frégis et peu à peu l'étreinte s'était resserrée.

— Dis, Pierre, tu la rêvais plus belle ? Alors, comme elle voulait le questionner encore, il pencha la tête en souriant et il l'attira sur son cœur.

Emmanuel Sheridan.

## TRIBUNAUX

## Un sergent G.V.C. diffame le maire de Bondy

Le banquier Gaudrion, qui fut si étroitement mêlé à l'affaire Rochette, aujourd'hui mobilisé en qualité de sergent des G. V. C., à Bondy, comparait, hier, devant le deuxième conseil de guerre, présidé par le colonel Hotz.

Le sergent Gaudrion est inculpé de diffamation envers un fonctionnaire public. Dès son arrivée à Bondy, dans les premiers jours de mars 1915, le sous-officier avait eu des rapports officiels avec M. Fauquet, maire de la localité, à propos du cantonnement des G. V. C.

Le 14 juillet, à l'occasion d'une cérémonie patriotique au cimetière, un placard injurieux pour le maire fut distribué, puis, dans la nuit du 27 au 28 août, une affiche diffamatoire pour M. Fauquet fut placardée sur les murs de Bondy.

Sur plainte du maire, une enquête fut ouverte. La signature « Rusticus », apposée au bas de l'affiche, étant le pseudonyme connu de Gaudrion, celui-ci s'en reconnut le rédacteur.

Le conseil de guerre a condamné l'inculpé à trois mois de prison et 300 francs d'amende.

## Les nihilistes de Pontoise

Devant la chambre des appels correctionnels, venait, hier, l'appel interjeté par les nihilistes Oustinnoff et Godorevski, contre le jugement prononcé, le 8 décembre dernier, par le tribunal de Pontoise.

Ils avaient été condamnés chacun à trois années d'emprisonnement : Oustinnoff, pour fabrication et détention d'explosifs, et Godorevski pour vol et violences sur Mme Strozcka, doctoresse rue de Rivoli.

Après lecture du rapport du conseiller rapporteur, le président de Valles a procédé à l'interrogatoire des inculpés avec l'aide d'un interprète, ceux-ci ne s'exprimant que dans leur langue maternelle.

M. Alexandre Zévaès a demandé l'acquiescement de son client Godorevski, que la doctoresse Strozcka n'a pas formellement reconnu comme son agresseur.

A huitaine pour plaidoirie de M. Thomasini pour Oustinnoff, réquisitoire de M. Granié, avocat général, et arrêt de la Cour.

## Trafic avec l'ennemi

A Londres, les trois directeurs d'une importante fabrique de gants ont été condamnés, le premier à une amende de 500 livres sterling, le second à douze mois de prison et le troisième à quatre mois de la même peine pour commerce avec l'ennemi.

## BLOC-NOTES

## CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Julian Enciso, second secrétaire de la légation de la République Argentine à Berlin, est en ce moment de passage à Paris, avant de se rendre au Chili, où il est promu premier secrétaire de la légation argentine.

## MARIAGES

— Hier a été béni, dans l'intimité, en l'église Saint-Augustin, le mariage du capitaine Maurice Redier, promotion Montmarin, chevalier de la Légion d'honneur, blessé une première fois à la Marne et la deuxième fois en Champagne, cité deux fois à l'ordre de l'armée, fils du commandant A. Redier, avec Mlle Blanchard. Les témoins du mariage étaient le général Redier, son oncle, M. Brunel, professeur au lycée Henri IV. Pour la mariée : M. Blanchard, son oncle, et M. Brandère.

Le marié, qui est âgé de vingt-quatre ans, compte parmi les plus jeunes capitaines de l'armée française.

## NAISSANCES

— Mme Gaëtan de Knyff a donné le jour à un fils, qui a reçu le prénom de Roland.

— Mme Marcel Huzar, née Bernard Dutreil, femme du capitaine de réserve, au front, a mis au monde, à Orléans, une fille, Jacqueline.

## DEUILS

Nous apprenons la mort : Du général de brigade Bouchard, du cadre de réserve, officier de la Légion d'honneur, décédé âgé de soixante-cinq ans ; Du commandant Paul Boppe-Hermite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en sa propriété de Monbois (Meurthe-et-Moselle), à l'âge de soixante-cinq ans, frère du ministre de France en Serbie ;

De M. Marcel Aubert, ancien directeur de l'école Fénélon, ancien professeur à l'Université de Bruxelles, décédé à Paris, âgé de soixante-quatre ans ;

De notre confrère Richard de Burgue, avocat à la cour d'appel, chef adjoint du cabinet du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, tué par un obus, au cantonnement où il était au repos ;

De M. Eugène Bignon, décédé, 50, rue de Laborde.

## CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Nous avons reçu de M. G. H... la somme de 20 francs pour être employée au mieux d'une de nos œuvres. — Tous nos remerciements.

## LES PREMIERS TAILLEURS

L'une après l'autre, les grandes maisons nous envoient au défilé de leurs collections nouvelles. Celles-ci sont, chez tous les couturiers, aussi complètes

qu'avant la guerre, mais peut-être pas aussi variées, car toutes les robes veulent avoir une note simple. Les femmes de tact pensent avec raison, en les choisissant, qu'il serait de fort mauvais goût de prendre les modèles excentriques qu'on trouve forcément dans quelques maisons. Quoique simple, le tailleur n'est plus le costume classique que nous avons porté pendant des années : c'est une veste courte ou longue, de style assez variable, n'ayant rien de commun avec le veston masculin qui fut notre jaquette durant plusieurs saisons. Les jupes sont, parfois, même pour les tailleurs, de longueur différenciée à droite et à gauche et les basques des jaquettes suivent le mouvement fantaisiste. Voici un charmant modèle en popeline gris souris, la jupe à plis souples est coupée en deux straps de draps ; les mêmes bandes piquées se retrouvent à la jaquette, boutonnée de boules d'acier et agrémentée d'un col roulé !...

Jeanne Farmant.

## Nouvelles parlementaires

## Les fabrications d'artillerie

La commission sénatoriale de l'armée s'est réunie hier, sous la présidence de M. Clemenceau.

La séance a été consacrée à la lecture du rapport de M. Charles Humbert sur la situation des fabrications d'artillerie.

D'accord avec le rapporteur, la commission a décidé de continuer dès sa prochaine séance la délibération sur les termes et les conclusions de ce rapport.

La commission a confié à la sous-commission de l'armée la tâche d'examiner le projet de loi relatif à la convocation, devant une commission de réforme, dans les colonies de la Réunion, de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane, des hommes réformés, ajournés, exemptés ou classés dans le service auxiliaire.

La commission entendra aujourd'hui le général Galliéni, ministre de la Guerre, sur les conclusions du rapport de M. Henry Bérenger concernant l'organisation des chemins de fer stratégiques de campagne dans la guerre actuelle.

## Le logement des réfugiés

M. Pascal Ceccaldi, député de l'Aisne, a déposé hier une demande d'interpellation sur la non-application de la loi du 5 août 1914 concernant l'occupation par les réfugiés des maisons appartenant aux Austro-Allemands et mises sous séquestre.

M. Ceccaldi estime, en effet, que l'article premier de la loi du 5 août 1914 donne au gouvernement le droit d'utiliser, par voie de réquisition administrative, les immeubles sous séquestre pour le logement des réfugiés.



## THÉÂTRES

## PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

La seconde représentation de *la Figurante*, donnée vendredi devant une salle comble, a valu à l'œuvre et à ses interprètes, un joli succès. J'emploie à dessein ce qualificatif, car c'est surtout le côté charmant, délicat, et même, il faut bien le dire, un peu licencieux de la pièce qui a été particulièrement goûté d'un public avide de rechercher, sinon le mot pour rire, au moins l'occasion de sourire malicieusement.

Voilà qui devrait décider M. Emile Fabre à nous rendre enfin le *Chandelier*, auquel M. de Curedel a certainement songé, en écrivant sa *Figurante*.

Dimanche, en matinée, *Gringoire* et *l'Ami Fritz* ont fait encaisser aux sociétaires plus de 7.000 francs; le soir, un public nombreux s'est fort divertie au *Demi-Monde*, où Mlle Cécile Sorel incarna la plus parfaite baronne d'Ange que la Comédie nous ait révélée. Mais la représentation qui retiendra, aujourd'hui, notre attention, est celle de samedi : *La Paix chez soi* et *le Barbier de Séville*.

Créée par Signoret et Mlle Fortier le 25 novembre 1903, *la Paix chez soi* fut représentée quatre-vingt-treize fois au Théâtre Antoine. Le 5 juillet 1906, l'acte de M. Courteline entra au répertoire de la Comédie-Française. Il s'y est maintenu jusqu'en 1913, fournissant un total de quarante-trois représentations. Trielle et Valentine, joués d'abord à la Comédie par Férandy et Mlle Leconte, étaient interprétés, depuis le 31 juillet 1908, par Dessonnes et Mme Dussane. Samedi, l'active et très fringante soubrette — délaissée depuis tant de mois! — conservait son rôle de Valentine, dont elle traduit l'inconscient égoïsme avec une ingénuité d'esprit franchement amusante par sa sincérité. Le Roy jouait Trielle pour la première fois. Il est excellent. Simple, bon enfant, laissant à peine parer de loin en loin son regret de n'être point compris de sa femme, c'est bien le mari résigné à son sort, pourvu qu'il obtienne et maintienne la paix chez lui, par n'importe quels moyens. Le Roy et Mme Dussane expriment avec aisance toute la pensée de M. Courteline; ce qu'il y a d'un peu amer dans le fond même du sujet est suffisamment indiqué, sans que le spectateur ait le temps de s'attrister, grâce à la gaieté des détails et au mouvement très vivant des comédiens. Une situation pénible objectivée de plaisante façon, n'est-ce pas aussi le cas du *Malade imaginaire*?

*Le Barbier de Séville* n'avait pas été affiché depuis la représentation du 26 juillet 1914, donnée en matinée gratuite, où Reynal joua Bartholo pour la première, hélas! aussi pour la dernière fois, puisqu'il devait tomber, face à l'ennemi, quelques semaines après! Samedi dernier, *le Barbier de Séville* — parvenu à sa 834<sup>e</sup> représentation à la Comédie, depuis le 23 juin 1775 — nous offrait deux éléments nouveaux dans l'interprétation : Grand et de Max, dans le comte Almaviva et Basile.

Grand succède à d'illustres comédiens... J'en cite seulement quelques-uns, après le créateur du rôle, Belloc; Molé, Fleury, Michelot, Meugant, Leroux, Brindeau. Le 16 juin 1857, Bressant y obtenait un succès étonnant; il gardait le rôle jusqu'en 1874... A la brillante reprise du 18 juillet 1877, Frédéric Febvre prenait, à son tour, possession du personnage, qu'il conservait jusqu'en 1892. Baillet, après le départ de Febvre, s'en empara le 6 mars 1894 et ne l'abandonna à Dehelly que le 19 août 1907. Les deux précédents successeurs immédiats de Grand sont Guilhine (27 août 1911) et Numa, l'interprète d'Almaviva, le 26 juillet 1914.

Grand a de l'ardeur, de la passion, de l'énergie et beaucoup de bonne volonté. Malheureusement, il ne possède point les qualités essentielles du rôle : la légèreté et la distinction raffinée. Au premier acte, à voir et entendre Figaro causant avec Almaviva sous les habits de Berr et de Grand on se croirait en présence de deux camarades; au deuxième acte, jamais Grand ne laisse apercevoir le gentilhomme sous le soldat; au quatrième acte, — ce détail en dit long! — ce nouvel Almaviva garde son chapeau sur la tête en se tenant auprès de Rosine... et quel chapeau... un feutre gris complétant un costume sombre, mais jurant étrangement avec le riche habit du comte. C'est comme si, de nos jours, un élégant mettait un chapeau melon avec une redingote; cela me choque autant que la veste de chambre dont Grand s'affuble au premier acte du *Monde où l'on s'ennuie*, depuis quelques représentations. Je n'insisterai pas sur son chant au premier acte; tout de même, quand je pense que Delaunay, charmant Almaviva du *Mariage de Figaro*, ne voulut jamais jouer le comte du *Barbier de Séville*, à cause de la sérénade, je ne puis m'empêcher d'admirer la conscience de nos aînés.

De Max fait de Basile un personnage d'opéra-bouffe. Abandonnant, au deuxième et troisième acte, le « long manteau » réclamé par Beaumarchais, il nous apparaît le corps étroitement serré dans sa « santonelle » trop courte, afin de laisser voir de pauvres jambes maigres; le front est prolongé à l'aide d'une perruque; les mains, aux doigts démesurément allongés dans des gants noirs, ressemblent à des pattes crochues. Le costume est d'une repoussante sordidité. Ce Basile, je le reconnais, produit un effet prodigieux sur bon nombre de spectateurs qui acclament longuement de Max, dès son entrée. Je ne discute point

l'habile exécution de l'acteur, d'ailleurs conforme à la silhouette qu'il nous bâtit du personnage; mais je ne puis admettre semblable conception à la Comédie-Française où elle détruit l'unité d'interprétation du *Barbier de Séville*. Pour donner la réplique à un pareil Basile, il faudrait jouer Bartholo sous le masque, transformer Figaro en Arlequin, Almaviva en Léandre et Rosine en Colombine; ou plutôt il faudrait entourer de Max d'un ténor italien, d'une basse russe, d'un baryton anglais, — pour rester entre alliés. — Ce serait, sans doute, très « saison parisienne », mais serait-ce bien « théâtre français »?

Emile Mas.

**Au Grand-Guignol.** — A 2 h. 30, répétition générale, à bureaux ouverts, du *Cyclope*, pièce de M. Robert Francheville; la *Maison dans la Brume*, drame de MM. Géo Dalix et René Jeane; *l'Homme qui fut aimé*, comédie de M. Armorey; *l'Expérience du docteur Lorde*, drame de MM. Ans-wyk et de Wattine; d'après la nouvelle de Cyril-Berger; le *Court-Circuit*, pièce de MM. Benjamin Rabier et E. Joullot. Ce spectacle sera donné le soir et tous les soirs à 8 h. 45, et en matinée les dimanche et mercredi, à 3 heures.

**A l'Opéra.** — Aux œuvres françaises modernes de MM. Saint-Saëns, Vincent d'Indy, Georges Hué et Xavier Leroux, déjà données par la nouvelle direction de l'Opéra, viendra encore s'ajouter, jeudi prochain, *l'Ouragan*, de M. Alfred Bruneau.

Créé il y a quinze ans par Mme Delna, ce drame aura également à l'Opéra la grande artiste comme principale interprète.

Mme Bugg chantera le rôle de Jeannine, M. Delmas celui de Gervais; MM. Lafitte et Lestellé personnifieront les deux frères rivaux : Landry et Richard.

M. C. Chevillard dirigera l'exécution.

**A la Comédie-Française.** — A 7 h. 3/4 (abonnement), la *Première Béatrice*, comédie en un acte en vers, de MM. Adrien Bertrand et Gaston de Bar. MM. Silvain, le chanoine Scopin; Lafon, Martin; Georges Le Roy, Jean Racine; Mmes Gabrielle Robinne, Sylvie; Berthe Bovy, Mariette Bretty, Rosine.

*La Figurante*, comédie en trois actes, en prose, de M. François de Curel; MM. de Férandy, Théodore de Monneville; Raphaël Duflot, Henri de Renneval; Berthe Cerny, Hélène de Monneville.

Demain mercredi, en soirée, à 8 heures, le *Dédale*.

**A l'Odéon.** — Etant donnée la longueur exceptionnelle du spectacle, la matinée classique de jeudi prochain 17 février commencera à 1 h. 1/2 précise et non à 2 heures par la conférence de M. Le Goupils, agrégé de l'Université. L'affiche réunit *Une famille au temps de Luther*, de Casimir Delavigne, et *le Barbier de Séville* (début de Mlle Falconetti).

**Au Gymnase.** — En dépit du grand succès des *Deux Vestales* qui vont atteindre leur 75<sup>e</sup> représentation, la direction mettra cette semaine en répétition, la *Layette*, trois actes de M. André Sylva.

## MARDI 15 FEVRIER

**Comédie-Française.** — A 7 h. 45, la *Première Béatrice*, la *Figurante*.

**Opéra-Comique.** — Relâche.

**Odéon.** — Relâche.

**Tréport-Lyrique.** — A 8 h. 30, *Fils d'Alsace*.

**Antoine.** — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), la *Belle Aventure*.

**Apollo.** — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

**Athénée.** — A 8 h. 30, *l'Ecole des cités*.

**Ambigu.** — A 8 h. 30, la *Petite Fonctionnaire*.

**Bouffes-Parisiens.** — A 8 h. 15, les soirs, *Kit* (Max Dearly).

**Capucines** (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise*! revue : *l'Atage au-dessus ! Oh ! pardon !*

**Châtelet.** — A 7 h. 55, les *Exploits d'une Petite Française*.

**Cluny.** — A 8 h. 30, les *Forfaits de Pipermans*, les *Jocissés de l'amour*.

**Déjazet.** — A 8 heures, les *Fiancés de Rosalie*.

**Gaité-Lyrique.** — A 8 h. 30, *Coralie et Cie*.

**Grand-Guignol.** — A 8 h. 45, le *Cyclope*; la *Maison dans la brume*; le *Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*.

**Gymnase.** — A 8 h. 45, les *Deux Vestales*.

**Porte-Saint-Martin.** — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

**Palais-Royal.** — A 8 h. 30, le *Potou*; *Hortense a dit* : « J'en f... »

**Renaissance.** — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.

**Théâtre Sarah-Bernhardt.** — A 8 heures, le *Chemineau*.

**Variétés.** — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.

**Vaudeville.** — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

**Au Gaumont-Palace.** — Le grand succès obtenu par le programme actuel est dû aux deux grands films vedettes, *l'X noir* et *Service secret*.

Pour les quatre dernières représentations, se hâter de retenir ses places 4, r. Forest, tél. Marc. 16-73.

**Olympia** (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Ma Gosse*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

**Gaumont-Palace.** — A 8 h. 30, *l'X noir*; la *Défense de nos lignes en Artols*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. T. Marc. 16-73.

**Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace** (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

**Omnia-Pathé.** — Le *service secret*; le *Bracelet de platine* (suite des *Mystères*). Actualités militaires.

**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

**Tivoli-Cinéma.** — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

## COURS ET CONFÉRENCES

**A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris.** — Demain mercredi 16 février, à 2 h. 1/2 : *Robinson Crusoe*, conférence par M. Jean Richepin de l'Académie française.

**Aujourd'hui, à 5 heures, 16, rue Chauchat, M. Raoul Allier, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris, fera une conférence sur : les *Leçons de l'heure présente*.**

**Aujourd'hui, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine, à 5 heures, M. Hervé fera une conférence sur : les *Origines françaises de l'ethnologie*.**

**M. Léon Maquenne, membre de l'Institut, professeur de physique végétale au Muséum national d'Histoire naturelle, commencera son cours aujourd'hui mardi, à 11 heures, dans l'amphithéâtre de la galerie de Zoologie (entrée 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire) et le continuera le jeudi et le mardi de chaque semaine, à la même heure.**

**M. Louis Joubin, professeur de zoologie (annelides, mollusques et zoophytes) au Muséum d'Histoire naturelle, commencera son cours aujourd'hui mardi, à 10 heures, dans la salle des cours de zoologie (1<sup>er</sup> étage des galeries de zoologie; entrée, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire) et le continuera à la même heure, le mardi, le jeudi et le samedi de chaque semaine.**

HEMEROTECA  
MUNICIPAL  
MADRID

## LES SPORTS

## CYCLISME

**Le Championnat d'Amérique de demi-fond.** — Le classement officiel du Championnat des stayers en Amérique est le suivant : 1. Willy, 109 p.; 2. Linart, 102 p.; 3. Carmen, 99 p.; 4. Walthour et Drohbach, 55 p.; 6. Sères, 53 p.; 7. Didier, 50 p.

## AVIATION

**Un beau voyage.** — L'aviateur anglais Valentine, emmenant un passager et parti de Milan avec un nouvel avion italien Caproni, est arrivé à 3 h. 17 à la Grimaude, près d'Antibes. Il est reparti pour Marseille et Lyon. Le nouvel avion est un biplan d'un modèle très spécial dont les essais sont satisfaisants.

## HIPPIQUE

**Pas de courses en 1916.** — Le conseil supérieur des haras a émis un avis défavorable à l'organisation d'épreuves techniques de classement réservées aux jeunes chevaux de pur sang.

## "Academia"

SIÈGE PROVISOIRE : 27, RUE NICOLÒ, PARIS-PASSY  
(Tél. Passy 58-69)

## Les réunions d'aujourd'hui

**LAWN-TENNIS :** matin et après-midi, 64, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly.

**CULTURE PHYSIQUE :** 10 heures, Institut Kumlien, 76 bis, rue des Saints-Pères; professeur : M. Sandberg. 20 h. 30, cours de Mme Dufaur, 5, rue Euryale-Dehaynin.

**GYMNASTIQUE MNEMONIQUE :** 17 heures (2<sup>e</sup> série), par Mme Duchange, trésorière d'Academia, 35, boulevard Haussmann.

**AU CLAIRMONT,** 16, rue de Calais : 13 h. 30, répétition du *Juniors' Orchestra*, sous la direction de M. Julio Lozini, à laquelle les adhérents d'Academia peuvent assister. 20 h. 30, cours de chœur sous la direction de Mlle M.-A. Garet de Vauxmont, professeur de chant.

**« Academia ».** Présidente : duchesse d'Uzès douairière; directeur-fondateur : M. G. de Lafreté. Cotisation annuelle : 15 francs. Siège social provisoire : 27, rue Nicolo, Paris (16<sup>e</sup>) téléph. Passy 58-69.

## DANS LA MARINE

**Promotions.** — Sont promus : au grade de capitaine de frégate, le lieutenant de vaisseau Talon; au grade de lieutenant de vaisseau, les enseignes de vaisseau de 1<sup>re</sup> classe Pavie, Letard, Gautret.

**Médaille militaire.** — Sont inscrits au tableau spécial de la médaille militaire : le matelot fusilier réserviste Falher; le matelot fusilier breveté Baron. Ces nominations comportent l'attribution de la croix de guerre avec palme.

## La Bourse de Paris

DU 14 FEVRIER 1916

En même temps que s'élargit le volume des transactions, la fermeté s'accroît dans la plupart des compartiments et la hausse fait parfois de sérieux progrès. C'est ainsi que le Rio regagne aujourd'hui encore une cinquantaine de points, tandis que, de son côté, l'Extérieure espagnole ajoute environ 0 fr. 50 à sa hausse précédente. Par ailleurs, les valeurs russes s'améliorent de façon plus ou moins sensible.

Nos rentes se bornent à reproduire leur clôture de samedi dernier : le 3 0/0 à 61; le 5 0/0 à 87,25. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure s'inscrit à 91,40; l'Egypte unifiée à 85; le Chinois 1913 à 414; le Japon 1913 à 513.

Établissements de crédit plus calmes : Banque de France, 4,465; Banque de Paris à terme, 818. Peu de modifications sur nos grands chemins. Aux lignes espagnoles, on traite le Nord-Espagne à 420; le Saragosse à 415; les Andalous à 352. Le Rio s'élève à 1.795 au comptant et 1.780 à terme.

## COURS DES CHANGES

Londres 28; Suisse 112 1/2; Amsterdam 248 1/2; Pétersbourg 180; New-York 588; Italie 87 1/2; Barcelone 558 1/2.

## FAIT POUSSER UNE NOUVELLE CHEVELURE EN UN MOIS

La plupart des hommes semblent accepter la calvitie comme une chose des plus naturelles, inévitable, comme les impôts. On ne comprend vraiment pas pourquoi. Il n'y a en effet aucune raison pour que les cheveux cessent de pousser alors que la barbe croît d'une façon continue et oblige les hommes à se raser jusqu'à la fin de leurs jours ou à porter la barbe. Si vous trouvez que vos cheveux deviennent gris, clairsemés, rares, achetez immédiatement un flacon de Lotion Lavona et employez-la conformément aux instructions données. Comme homme d'affaires, vous connaissez certainement toute la valeur d'une garantie. Et bien, le pharmacien qui vous vendra cette lotion vous donnera la garantie personnelle du fabricant que la Lotion Lavona arrêtera la chute de vos cheveux, en fera pousser de nouveaux sur les parties chauves ou clairsemées et ramènera les cheveux gris à leur couleur naturelle; dans le cas contraire, l'argent que vous aurez versé vous sera remboursé. Vous ne courez aucun risque; le contrat, dûment signé, vous protège absolument. Vous pouvez obtenir cette lotion chez tous les bons pharmaciens partout, ou vous pouvez la préparer chez vous au moyen de la formule suivante, de réputation mondiale : 50 grammes d'alcool à 90°, 30 grammes de Lavona de composée, 7 décigrammes de menthol cristallisé et 45 grammes d'eau distillée. Cependant si vous désirez l'obtenir sans risquer de perdre même un centime, vous devez acheter la « Lotion Lavona » toute préparée, celle qui est garantie.



# Soir de première à Fouilly-les-Oies, par BENJAMIN RABIER



Brichanteau. --- Enfin... me voilà mobilisé !...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 15 FÉVRIER 1916

## L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

### LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

#### Le Couvent

#### II

Et elle montrait papa, mes oncles et ma tante qui avaient vraiment l'air d'être ses frères et ses sœurs ! Puis, nous prenant deux ou trois dans le tas (nous étions huit, de sept ans à six mois), elle concluait :

— Les voilà mes vrais enfants, je suis la maman de la jeune nichée !... Je ne me suis vraiment sentie mère que lorsque mon premier petit-fils est né...

La vieille nichée qui l'adorait prenait des airs furieux quand elle s'exprimait ainsi. Un jour que nous venions d'arriver pour les vacances et que grand-mère, nous ayant accaparés, jouait avec nous, oubliant les autres, papa lui dit en la retenant dans ses grands bras :

— Enfin, maman, c'est trop fort, nous n'existons plus pour vous. Vous ne nous voyez plus ! Vous n'en avez plus que pour nos mioches !

n'irez jouer avec vos bébés que lorsque vous m'aurez embrassé.

Il souriait en disant cela, mais ses yeux se faisaient presque, lorsqu'il lui fut répondu entre deux baisers :

— C'est vrai que j'en suis folle de vos chérubins. Je crois que je les préfère à tout sur cette terre. Mais ne fais pas cette figure lamentable, mon Charles, c'est vous encore que j'aime en eux, sois-en bien certain !...

Grand-mère s'était mariée à dix-sept ans, elle était créole « des îles », comme elle disait avec une réverie dans le regard.

Grand-père l'avait connue dans un des voyages qu'il avait faits à la Martinique comme officier de marine ; ils s'étaient aimés d'une tendresse profonde, exclusive ; et quand il fallut partir pour la France, sans espoir de retour, dire adieu à tout ce qu'elle avait chéri jusqu'à ce jour, la jolie créole n'hésita pas, heureuse de donner toute sa vie à celui qui l'avait choisie et était venu la chercher si loin. Ils vécurent heureusement et eurent beaucoup d'enfants, comme dans les belles histoires.

Seulement, lorsque, après le mariage de leur plus jeune fille, grand-père prit sa retraite et décida que maintenant qu'ils étaient « les vieux » il ne leur restait plus qu'à s'enterrer dans leur gentilhomme des Jaudonniers, sur les confins du Limousin et du Poitou, grand-mère voulut bien partir encore, mais elle sentit bientôt que le soleil de sa tendresse ne suffisait plus à la réchauffer. Ce pays différait tant du sien, et de la Provence, qu'elle avait longtemps habitée, alors que son mari était attaché à l'escadre de la Méditerranée ! L'hiver vint, et, tandis que grand-père chassait gaillardement les loups, elle, la jeune, aïeule, ne se sentait pas encore assez vieille pour faire une

châtelaine austère, tâcha de s'occuper, se créa des obligations charitables, tricota pour les pauvres, mais les journées étaient longues et tristes... elle se surprenait en des contemplations mélancoliques, regardant derrière les vitrages givrés la morne campagne qui, sous un ciel gris et bas, s'étendait toute blanche jusqu'à la lisière de la forêt dépouillée ; frissonnante, la tristesse des choses ayant pénétré son âme, elle allait se blottir au coin de la grande cheminée flambante et elle rêvait. Elle rêvait à ce beau pays de lumière qu'elle avait quitté si jeune, à ces journées de splendeur accablante, de farniente indolent, à l'éclat du soleil, à la douceur des nuits plus belles que les jours, pays merveilleux, dont, chose étrange, la nostalgie la prenait à la fin de sa vie.

Cela, elle me l'écrivait, un jour, mystérieusement — il ne fallait pas le dire à grand-père, non qu'elle eût des secrets pour lui, mais parce que cela le peinerait, car il aimait à l'adoration son vieux logis et la mélancolie de ses lointaines châtaineries. Douce, jolie grand-mère ! Elle est morte sans rien dire, après dix ans de lutte, sans avoir proféré une plainte, un soir d'hiver qu'il faisait très froid.

Vaillante jusqu'à la dernière minute, alors que les affres de l'angine de poitrine la tenaillaient, elle essayait de sourire encore en balbutiant : « Ce n'est rien, Edouard ; ce sera passé tout à l'heure. Quand je serai mieux, il faudra faire venir les petits, c'est trop long d'attendre les vacances ! »

Son dernier mot fut pour nous. Oh ! grand-mère, chère aimée de mon cœur d'enfant, que je voudrais vous retrouver !

Vacances inoubliables : vous en étiez l'âme ! Lorsque venait l'été nous ne pensions tous qu'à partir et à nous réunir dans le cher vieux pays près de vous !



# LYON

Du 1<sup>er</sup> au 15 Mars 1916

\*\*\*

## FOIRE D'ÉCHANTILLONS

Ouverte aux Vendeurs et Acheteurs de France,  
des Pays Alliés et Neutres.

PRODUITS ALIMENTAIRES  
ARTICLES DE PARIS  
QUINCAILLERIE  
PORCELAINES  
AUTOMOBILES  
NOUVEAUTÉS  
MECANIQUE  
DENTELLES  
GANTS  
ETC.

150 CATÉGORIES  
D'EXPOSANTS

PRODUITS PHARMACEUTIQUES  
PRODUITS D'ENTRETIEN  
MARQUINERIE  
BIMBELOTERIE  
AMEUBLEMENT  
ELECTRICITE  
FOURRURES  
LIBRAIRIE  
TISSUS  
ETC.

Pour tous renseignements, s'adresser :  
Secrétariat de la FOIRE D'ÉCHANTILLONS, Hôtel de Ville (Lyon)

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE  
BANQUE GIRON (54<sup>e</sup> année), 67, rue Rambuteau. Téléph.

### La Pommade Philocombe Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE  
Cet ointment, pellicule, pelade, démangeaisons, empêche  
les cheveux de blanchir, de tomber, et, sans graisser, les  
fait repousser abondamment et soyeux après la 3<sup>e</sup> friction.  
Vente toutes Pharm. F<sup>o</sup> poste 2/35. — 12 fr. les six pots. Adr.  
au Laboratoire GRANDCLÉMENT, à ORGÈLET (Jura).  
ÉTRANGER : 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

PENDANT LA CROISSANCE  
Le CORSET JUVENILE  
EN VENTE : AUBON MARCHÉ  
NOTICE : 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

### FR. L'ÉCOLE DE CHAUFFEURS

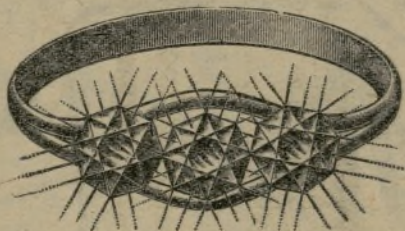
DUBOIS et C<sup>ie</sup>, Ing. E.C.P., 112, R. Tocqueville,  
BREVETS CIVIL et MILITAIRE. — Tél. Wagram 62-37.

DEMANDEZ  
**LA TOURISTE**  
BANDE MOLLETTIERE  
SPIRALE  
EXTENSIBLE  
La Seule  
en  
TROIS COURBES  
Supprimant tout glissement.  
1<sup>re</sup> Qualité : Marque Or. 2<sup>me</sup> Qualité : Marque Rouge.  
En Vente dans les Grands Magasins et dans les Maisons  
de Chaussures, Nouveautés, Sports.  
Gros : La Touriste, Paris.

TITRES Français et Étrangers. Achat au maximum.  
Bank, 137, fg St-Denis, Paris, de 2 à 6 h.

### TITRE GOLDFILLED

DE FABRICATION ESSENTIELLEMENT FRANCO-ANGLAISE  
Racheté, après usage, à 0 fr. 50 le gramme



Saphir Simili Rubis

Prix : 1 franc (Port : 0 fr. 15 c.)

### NOTRE BAGUE TRICOLEURE !!

Souvenir de la Grande Guerre 1914-1915

Pour commémorer l'épisode le plus glorieux de notre  
Histoire, nous mettons en vente, au prix excessivement  
réduit de 1 franc, une charmante bague aux couleurs  
nationales, une belle pierre saphir représentant le  
bleu, un beau simili le blanc et un autre de couleur  
rubis pour le rouge. Ces bagues sont en notre Titre  
GOLDFILLED, bien connu, et absolument garanties  
pour cinq ans.

Pour la dimension, découpez un trou dans un mor-  
ceau de carton et envoyez avec un mandat de 1 fr. 15 à  
E. R. SIMS et MAYER, 62, r. St-Lazare, Paris.

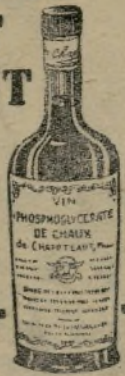
### FOURRURES EN SOLDE

Avant inventaire, rabais 40 à 50 % Vêtements Astrakan,  
Hudson, etc., écharpes, cravates, manchettes. Ouv. dimanche.  
A la Manufacture de Fourrures, 66, boulevard Sébastopol.

**HUILE** d'olive pure. Les Propriétaires d'oli-  
viers réunis vendent leur récolte nou-  
velle à 22.75 le bidon de 10 lit. éco toutes gares contre  
rembours. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.

### VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement  
aux  
CONVALESCENTS,  
ANÉMIÉS,  
NEURASTHÉNIQUES,  
Etc., Etc.



Dans Toutes les Pharmacies  
VENTE EN GROS  
8 RUE VIVIENNE, PARIS.

### POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25  
Par poste, recommandée... 4 fr. »  
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75  
Par poste, recommandée... 2 fr. 30

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

### LES G.V.C. SUR LE RESEAU P.-L.-M.

Tous les G.V.C. de France voudront lire et posséder le  
luxueux Agenda P.-L.-M. 1915-1916 qui vient de paraître.  
Ils y trouveront en effet, au milieu de vingt autres textes  
documentaires, descriptifs ou humoristiques, un pittoresque  
article de Georges Rozet, spirituellement illustré par Ricardo  
Florès, sur la vie et les mœurs des garde-voies, ces braves  
« dépollus de l'arrière ».

Rappelons que l'Agenda P.-L.-M. est vendu 1 fr. 50 :  
A l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-  
Lazare, à Paris ; à la gare de Paris-Lyon (bureau de rensei-  
gnements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales et  
bibliothèques des gares du réseau ; au rayon de la papeterie  
des grands magasins du Bon-Marché, du Printemps, les  
Galeries Lafayette, des Trois-Quartiers, etc., à Paris.  
L'Agenda P.-L.-M. est aussi envoyé à domicile sur demande  
adressée au service de la publicité de la Compagnie P.-L.-M.,  
20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. 25  
(mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de  
la France, et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour  
ceux à destination de l'étranger.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Je me revois encore... il y a bien de cela sept à  
huit ans, moi, menant la petite bande, bousculée  
par mes cousins, et tâchant de protéger les plus  
petits.

Le matin, si 8 heures avaient sonné à la grande  
cloche, qu'emprisonnait une longue boiserie  
peinte au vernis Martin, il était convenu que nous  
devions entrer dans la chambre qui était le pa-  
radis de nos rêves d'enfants.

Une grande chambre! Avec de monumentales  
armoires à linge, une jolie commode en bois des  
18<sup>e</sup> et un « bonheur du jour » qui avait des tiroirs  
parfumés d'odeur bizarre et forte, qu'on  
retrouvait nulle part que chez grand-mère.  
Quelquefois, par l'entrebâillement d'un tiroir,  
on apercevait des mystérieux coffrets riches-  
ment ouvragés, des bracelets de coquillages, des  
bagues incrustées de pierres multicolores, de grands  
colliers d'or faisant pendants d'oreilles, des éven-  
toirs de plumes, un charmant collier de perles...  
Derrière le dos, nous admirions sans  
crainte et nous appelions cela : « les joujoux de  
grand-mère ».

Dans le centre de la chambre immense, il y avait  
un lit à la duchesse, si long et si large, qu'il nous  
faisait un petit moment pour en faire le tour ; si  
long, que pour arriver jusqu'à l'oreiller, nous de-  
vions grimper sur le prie-Dieu qui était tout pro-

Il était comme une maison mystérieuse qui nous  
attirait. Tendu de couleurs un peu fanées, avec  
des courtines et un baldaquin en vieux Jouy. À  
côté du lit était entouré de toutes parts  
de lourds rideaux en bourre de soie vieux  
et toujours hermétiquement clos.

Chaque matin, les premiers contacts étaient les  
doigts : nous arrivions cinq ou six, les grands  
et les petits devant eux : on s'arrêtait de-

vant le rideau fermé, derrière lequel rien ne s'agi-  
tait.

— C'est nous, grand-mère, pouvons-nous ou-  
vrir?

Un silence absolu ou bien un ronflement sonore  
accueillait notre tentative.

Des sourires pleins de sous-entendus s'échan-  
geaient.

— Chut! Elle dort!

— Eh! non, elle fait semblant.

— Mais si, je te dis, écoute son nez qui respire  
comme celui de Nono, quand il dort.

Alors on entendait un grand éclat de rire et  
grand-mère, pour la forme, criait en tirant les ri-  
deaux qui couraient bruyamment sur la tringle  
de fer.

— Oh! les vilains petits! Ils ont réveillé leur  
pauvre grand-mère qui dormait si bien!

Et elle apparaissait toute menue dans le grand  
lit, emmitouffée dans ses dentelles avec ses ado-  
rables cheveux qui cachaient un peu les yeux bleus  
souriants; elle tendait vers nous ses bras, qui, de  
plein droit, appartenaient aux plus petits... Nous  
autres, les grands, nous faisons l'assaut en règle  
de cette forteresse de Jouy, on grimpait à droite, à  
gauche, par les pieds et par la tête; en moins de  
deux minutes, le lit à la duchesse hospitalisait  
l'aïeule, trois filles et deux garçons.

— Il y a encore de la place pour Nono et la Pou-  
pée, avait dit grand-mère en riant, mais j'ai peur  
que vous les cassiez; ils sont mieux avec leur nou-  
veau, pour l'instant.

Quelquefois, un milieu d'une joyeuse mêlée, on  
entendait dans le corridor un pas bien connu.

— Voilà grand-père!

— Vite! vite! pas de bruit, fermons les rideaux,  
cachons-nous, il va être bien attrapé.

Et, dans un pêle-mêle terrible, on entassait les  
têtes et les pieds, les jambes et les bras, les édre-  
lons et les oreillers, avec le seul souci d'étouffer  
un rire et de calmer une petite respiration que  
l'émotion rendait rapide.

Et cela se passait presque toujours ainsi :  
Le comte de Bray entrant.

— Dormez-vous encore, Blanche? Savez-vous  
qu'il est plus de huit heures? Etes-vous souf-  
frante?...

Personne ne répondait.

Alors, grand-père, qui certainement ne se dou-  
tait de rien, arrivait doucement, ouvrait tout à  
coup les rideaux, et mettait brusquement à décou-  
vert la nichée apeurée... et c'étaient cris d'effroi et  
rires joyeux, des fuites, des chutes, grand-père  
tapant à grands coups de son mouchoir de soie  
verte sur tous ces méchants loups en train de dé-  
vorer sa petite femme pendant son sommeil. Et la  
chasse continuait, faisant rire aux larmes les pe-  
tits loups et leur victime. Père grand concluait  
alors : « Blanche, vous êtes aussi gamine que ces  
enfants! Voilà pourtant huit ans que vous êtes  
grand-mère, que diable! »

Mais les jours heureux entre tous étaient ceux  
où nul ne venait nous déranger et où grand-mère  
racontait une histoire : « Une histoire des îles  
de quand vous étiez petite! » — Eh bien! lorsque  
j'étais petite... — Est-ce que vous étiez sage,  
grand-mère?... Et grand-mère avec son sourire  
comique demandait :

(A suivre.)



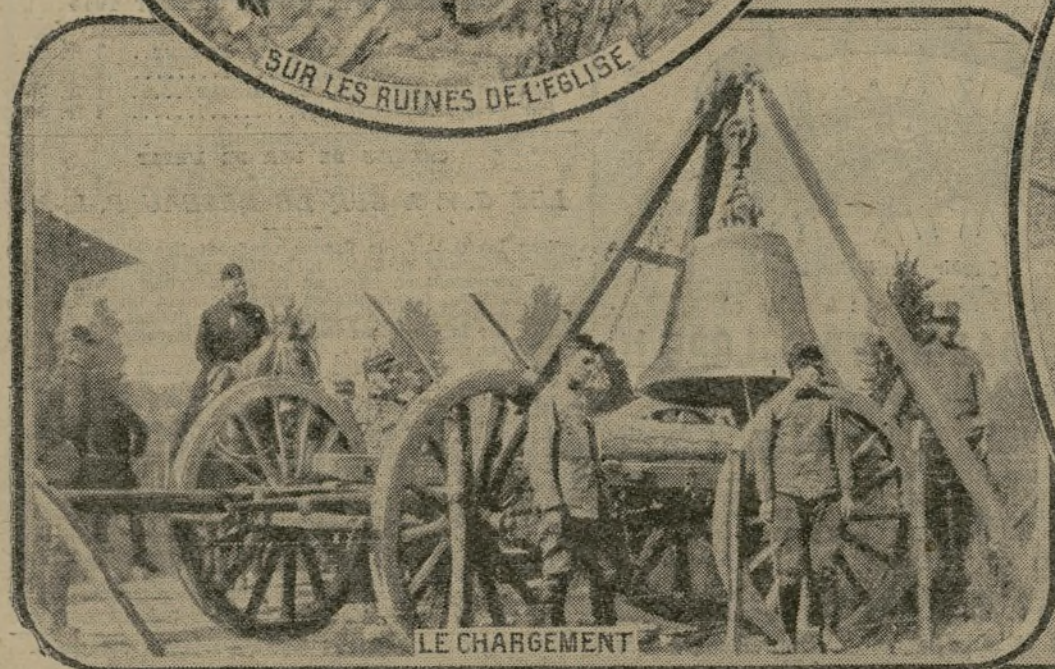
# DES RUINES DE L'ÉGLISE, LA CLOCHE EST SAUVÉE



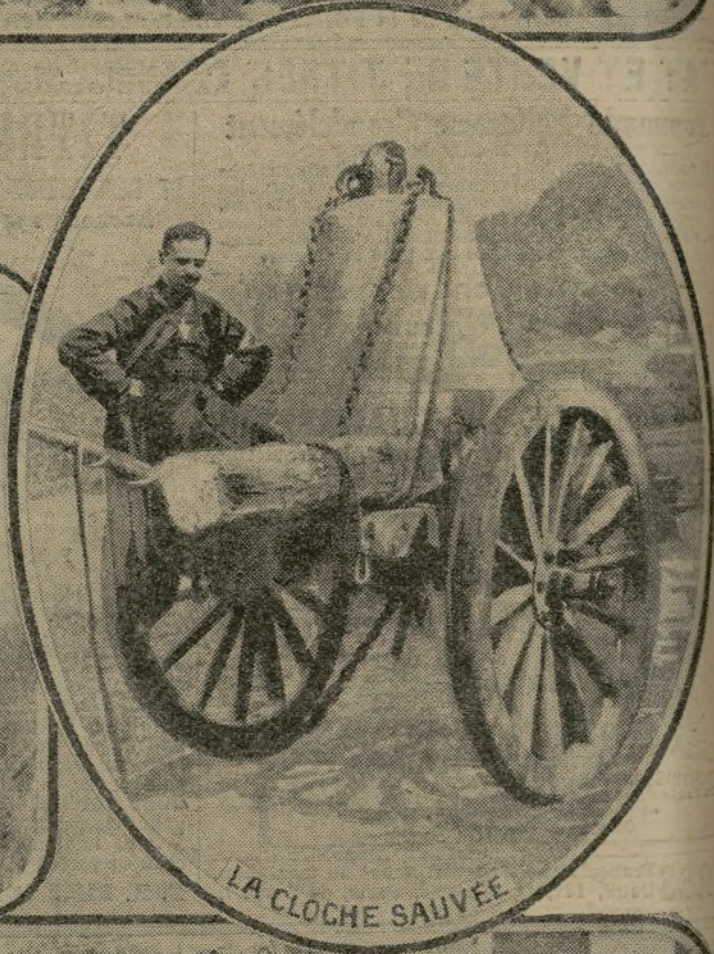
SUR LES RUINES DE L'ÉGLISE



LA CLOCHE DANS LES RUINES



LE CHARGEMENT



LA CLOCHE SAUVÉE



LE TRANSPORT DE LA CLOCHE

Cet humble clocher d'un village d'Artois fut — comme tant d'autres! — le but de la fureur des barbares et, après un bombardement cruellement méthodique, il n'en resta plus que des ruines. Mais la cloche, à demi enfouie sous les décombres, était miraculeusement demeurée intacte. Et les habitants voulurent à tout prix sauver cette cloche, mieux qu'un symbole, l'incarnation harmonieuse de leur petite patrie. Ils y sont parvenus, grâce à de longs efforts et ils se glorifient de n'avoir point abandonné le bronze sacré qui sonna leurs naissances et leurs deuils.

Ayuntamiento de Madrid